

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le cahier du Samedi

LES FLOCONS DE VINYLE
de Piotr Nathou
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Montréal, samedi 19 janvier 1991

Donatien Alphonse François de Sade Le seigneur de la Pléiade

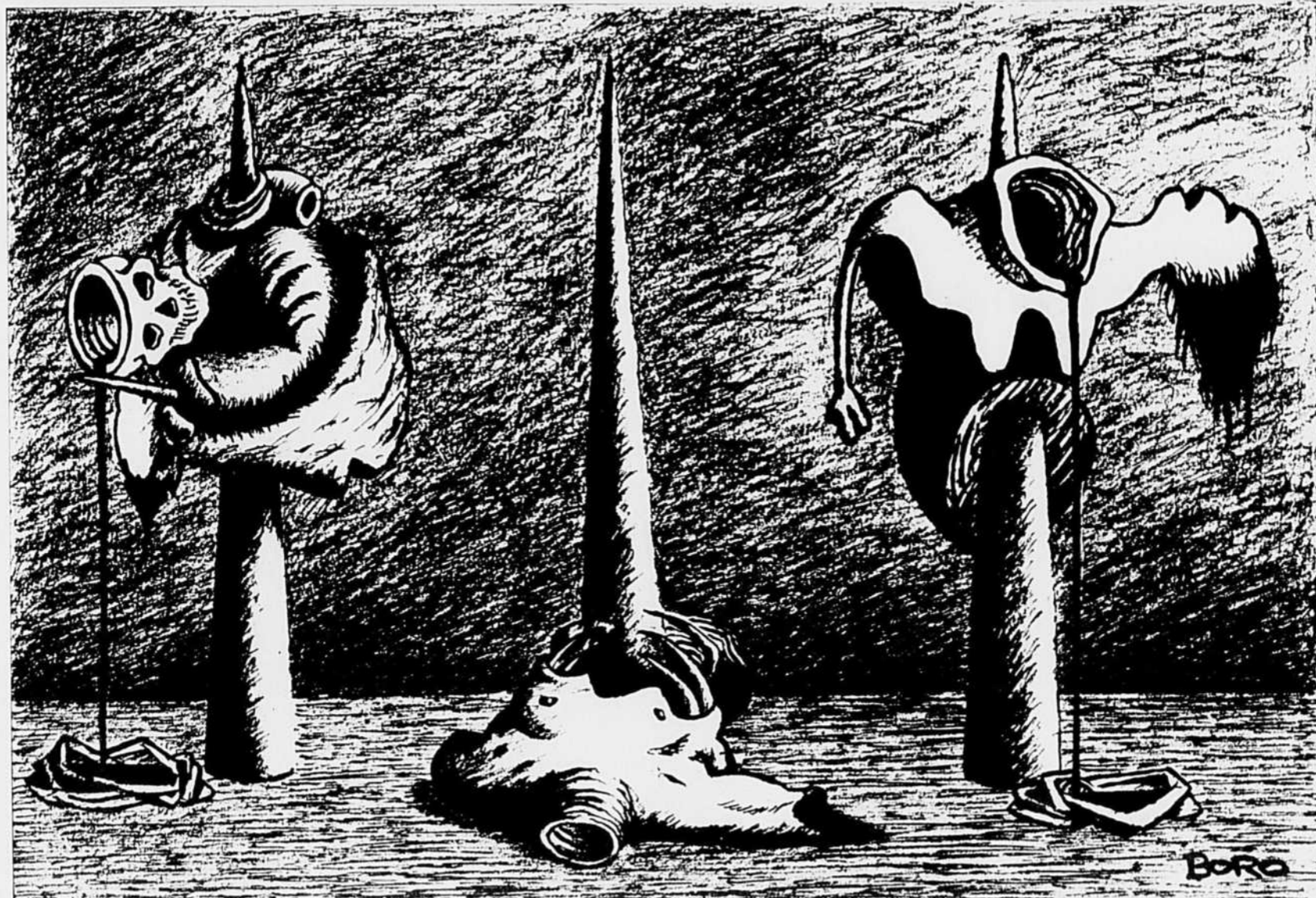
Guy Ferland

« **U**N INCESTUEUX, grand amateur de sodomie, pour réunir ce crime à ceux de l'inceste, du meurtre, du viol et du sacrilège, et de l'adultère, se fait en-culer par son fils avec une hostie dans le cul, viole sa fille mariée et tue sa nièce. »

Ce morceau choisi, numéroté 137, est tiré de la quatrième partie des *Cent Vingt Journées de Sodome* qui viennent de paraître dans le premier tome des œuvres « incomplètes » de Donatien Alphonse François de Sade, dans la Pléiade. Publier « l'enfer sur papier bible », comme dit la publicité de Gallimard, ajoute du piquant à des textes qui ne manquaient pas de lubricité.

Le « seigneur » Sade entre ainsi dans l'illustre confrérie des rares auteurs qui ont le privilège de voir leurs œuvres paraître dans la prestigieuse collection. Cette consécration, 176 ans après la mort du marquis, ne manque pas de surprendre si l'on considère que les *Cent Vingt Journées*... ne sont parues pour la première fois qu'en 1931 et que Jean-Jacques Pauvert, qui avait entrepris la publication des œuvres de Sade, fut condamné en 1957 et les livres suspects détruits.

Le premier tome de la Pléiade réunit aux *Cent Vingt Journées*... un petit texte de spéculations philosophiques intitulé *Dialogue entre un prêtre et un moribond* et un immense roman « philosophique », où il est plutôt question de voyages et de comparaison des mœurs, *Aline et Valcour*. Les deux prochains volumes contiendront les trois versions successives de *Justine*, l'*Histoire de*



Juliette et *La philosophie dans le boudoir*.

Jamais la mention « relié en pleine peau, dorée à l'or fin 23 carats » à la fin des livres de la bibliothèque de la Pléiade n'aura eu un sens aussi douteux car la peau, les reliures et l'or fin (ou plutôt le plomb) coulé sur des entailles constituent des éléments essentiels des textes écrits par Sade en prison.

C'est le 2 juin 1741 que le monde a vu le « diable » naître en la personne de Donatien Alphonse François de Sade. Très tôt il manifeste des déviances. Les parties de débauche auxquelles il participe se multiplient jusqu'au jour, le 19 octobre 1763, où il va trop loin selon Jeanne Testard qui l'accuse de fustigation sur sa personne et d'impudicité. C'est la première d'une série d'incarcérations au château de Vincennes, dans des résidences surveillées ensuite, puis à la Bastille et enfin à Charenton où il finira ses jours en 1814. Ses détentions, entrecoupées par quelques libérations, sa réputation de libertin impénitent et ses activités d'écriture sont imbriquées les unes dans les autres.

L'enfermement dont il fut l'objet, pour quelques écarts de comportement dans des orgies, devient la source de son jet créateur. Et Sade écrit long, exagérément, avec compulsion, tout en notant soigneusement ses pratiques d'onanisme.

Depuis deux siècles, il est associé aux crimes les plus atroces et à la démence. C'est méconnaître le caractère exceptionnel de ses œuvres littéraires. Les textes sadiens fascinent les grands auteurs, de Rétif de La Bretonne à Roland Barthes, en passant par Flaubert, Apollinaire, les

Voir page C-2 : Sade

Yves Simoneau ou le défi de la tolérance



Yves Simoneau : « Je vois toujours la vie à travers un grand angulaire. »

PHOTO JACQUES GRENIER

Odile Tremblay

LA VEILLE, il y avait eu comme un suspense dans l'air au théâtre Maisonneuve. Le public de Montréal allait-il oui ou non se laisser séduire par le dernier Simoneau ? Les paris étaient ouverts. Fait sans précédent, le cinéaste y présentait un produit anglais (dont en plus le sous-titrage avait des ratés). Aujourd'hui, Yves Simoneau respire beaucoup mieux. Car « Per-

« J'ai plus de facilité à financer un film à Toronto ou Los Angeles qu'à Montréal. Vous trouvez ça normal ? »

fectly normal » a reçu un bon accueil, enthousiaste, même. « Ça prouve qu'on n'est pas une gang de colonisés. Qu'on est ouverts à d'autres réalités que la nôtre », estime-t-il. Puis il ajoute un ton plus bas : « Mon film a pour thème la tolérance. Or, ironie du sort, son lancement avait lieu une demi-heure après que la guerre se soit déclarée dans le Golfe. Parler de tolérance dans ce monde d'intolérance, c'est tout un défi. »

Yves Simoneau est-il vraiment en train de larguer les voiles loin du Québec ? De s'envoler s'en retour ?

Tout porte à le croire. Mais dans la chic suite de l'hôtel Reine-Elizabeth où se déroule notre entrevue, il s'en défend bien, se déclare Québécois dans l'âme, rêve de travailler encore ici. Sauf qu'il a envie de bouger, sauf qu'au Québec, la cage lui paraît bien étroite, sauf que notre milieu cinématographique l'a en fait pas mal déçu. Coup sur coup, ces dernières années, il cumulait les revers. A Montréal, ses projets de films « Erreur sur la personne » et « Being at home with Claude » ont échoué sur les rives moroses des « tracasseries administratives ». « J'ai eu affaire à des imbéciles », déclare-t-il encore révolté du manque de vision qui, à son avis, est en train de scléroser les antichambres du cinéma québécois. Ici, après chaque succès, un réalisateur doit repartir à zéro, refaire ses preuves. Quêter comme un débutant. J'ai plus de facilité à financer un film à Toronto et à Los Angeles qu'à Montréal. Vous trouvez ça normal ?

Il est vraiment très élégant avec un veston vert de la couleur de ses yeux et une cravate assortie aux teintes violacées de sa belle chemise. Plus chic, moins « freak », mais toujours chaleureux et pas si différent en somme du jeune loup bourré de talent qui lançait à Québec en 78 « Les célébrations ». À l'époque, son premier long métrage faisait déjà du bruit. Mais les temps changent. À 35 ans, Yves Simoneau habite Los Angeles, lorgne un certain marché américain, se décrit comme un saltimbanque qui déplace sa roulotte là

Voir page C-2 : Simoneau



Peer Gynt

Alain Zouvi relève le plus important défi de sa jeune carrière dans le classique d'Ibsen au TNM. C-4



Houston Ballet

Des ballets de George Balanchine, Christopher Bruce et sir Kenneth MacMillan figurent au premier programme de cette compagnie à Montréal. C-6

☐ Entrevues de Nathalie Petrowski avec Olivier Asselin et Michel Brault, lauréats des prix *Séquences 1990*

— C-5

Toujours
BEST-SELLER

vib éditeur

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Francine Noël
Babel, prise deux
ou
Nous avons tous
découvert l'Amérique
roman



vib éditeur



BABEL, PRISE DEUX

ou

NOUS AVONS TOUS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE
de Francine Noël

Pour chasser ces affreuses images de la guerre, il faut lire ce troisième roman de Francine Noël qui nous parle avec beaucoup d'intelligence de l'amour et de l'amitié entre les hommes et les femmes comme elle seule sait le faire. Un grand bonheur de lecture.

412 pages — 22,95 \$ En vente partout

le cahier du **Samedi**

◆ **Sade**

Surréalistes, Pierre Klossowski, Georges Bataille, Jean-Paul Sartre, Jacques Lacan, Maurice Blanchot, Philippe Sollers, et bien d'autres.

Sade a poussé jusqu'à la limite l'expression littéraire. On ne lit pas Sade. On y réagit. Les mots employés, la langue belle et la froideur des descriptions sanguinaires du marquis produisent des effets de distanciation qui donnent le vertige au lecteur. Mais jamais le divin marquis, pour utiliser l'expression d'Apollinaire, n'a écrit de la pornographie. Ses textes sont plus que cela et je défie quiconque de le lire à une main, comme on disait au XVIII^e siècle, et d'y prendre du plaisir.

Le plaisir du texte sadien est au-delà. Dans l'au-delà justement. Ce n'est pas pour rien que la cible préférée de Sade a toujours été la religion. Ce qu'il voulait atteindre dans ses retraits forcés, c'est l'absolu. Pour un athée, il y a là une difficulté. Il est condamné à renchéir, à blasphémer à l'infini, à transgresser les interdits, à utiliser l'excès, à recourir au cri, à la souffrance et finalement au silence, à la mort... et au recommencement, c'est-à-dire à ressasser sans fin la fin qui n'en finit pas.

Sa somme « athéologique » rédigée en partie à la Bastille juste



avant la Révolution française, *Les Cents Vingt Journées de Sodome*, constitue à cet égard un archétype puisqu'elle se termine de façon fragmentaire par un catalogue de tortures plus abominables les unes que les autres. Mais avant d'atteindre les horreurs du château de Silling où seront enfermées une centaine de victimes, Sade décrit les quatre bourreaux et les lieux des tortures où seront sacrifiées aux mânes de la débauche de jeunes innocents. Ensuite, il prend un malin plaisir à décrire par de menus détails tout l'isolement des victimes qui sont en fait emmurées vivantes dans le château avant le début de leurs supplices finals. Il n'y a là aucun détour, aucun recours

ne semble possible, aucun jeu, aucune espérance. Comme dans les autres oeuvres majeures du marquis, les victimes sont mortes avant même d'avoir commencées à mourir.

C'est pourquoi on ne prend pas son pied en lisant Sade. On reste sur la réserve malgré les atrocités décrites. L'impasse, l'innommable, est au début. Le style même de Sade renforce le sentiment d'irréalité et de distance. Des exemples ? Voici, au hasard : « 92. Il lui enfonce un fer brûlant dans l'anus, et autant dans le cul après l'avoir bien fouettée avant. » Pire ? « 15. Il encule le prêtre tout en disant sa messe, et quand celui-ci a consacré, le fouteur se retire un moment ; le prêtre se fourre l'hostie dans le cul, et on le rencule par là-dessus. » Pire encore ? « 81. Il se fait fouetter en baisant le cul d'un garçon, pendant qu'il foute une fille en bouche ; ensuite il foute le garçon en bouche, en baisant le cul de la fille et recevant toujours le fouteur par une autre fille ; puis il se fait fouetter par le garçon, foute en bouche la putain qui le fouettait, et se fait fouetter par celle dont il baisait le cul. » Et ça continue comme ça pendant des milliers de pages, aussi froidement, en emmêlant les corps d'animaux, de femmes enceintes, d'enfants aux excréments et à quelques curiosités logistiques.

On touche ici aux confins du conceptuel, aux limites du « dicible ». Il ne faut pas prendre les textes de Sade au pied de la lettre, mais comme des expériences d'écriture et de lecture qui nous entraînent de l'autre côté du miroir de la réalité. La réaction bourgeoise ou naturelle face aux textes sadiens, disait Barthes, est de dire que l'auteur était un fou, sûrement, que ce qu'il a écrit est horrible et condamnable, et que finalement tous ces mots alignés sont ennuyants.

C'est que Sade nous pousse dans nos derniers retranchements, personne, avant lui et après lui, n'étant allé aussi loin dans la mise en scène de la mort sous toutes ses formes. Il serait trop facile, simple et erroné de ramener la littérature à la vie de l'auteur ou, comme ici, à la réalité des scènes décrites. D'emblée, le texte sadien transgresse la vraisemblance.

L'auteur de la *Philosophie dans le boudoir* nous appelle à une réflexion extrême sur la négativité, le non-sens. En cela, il est absolument moderne.

Il faut saluer l'initiative de la bibliothèque de la Pléiade qui réintroduit les textes sadiens par-delà le bien et le mal et nous fait apprécier ce fils illégitime, ou naturel, de la littérature.

COURRIER

Mieux vaut tard...

DIMANCHE, le 16 décembre dernier avait lieu au Centre canadien d'architecture un concert de la jeune percussionniste québécoise, Marie-Josée Simard, sous l'égide de la Société de musique contemporaine du Québec. C'était la première participation en dix ans de Marie-Josée Simard à la SMQC. Ce fut un concert mémorable. Malheureusement, aucun critique n'y fit écho, car l'OSM présentait au même moment un concert qui avait été remis à cause des circonstances que l'on sait à la Place des Arts. Un hasard, d'accord, mais un hasard plus que malheureux quand le travail et la virtuosité d'une jeune soliste acclamée à l'étranger, passent inaperçus chez elle.

Marie-Josée Simard est reconnue comme une virtuose des instruments de percussions. Elle a été soliste invitée des plus importants orchestres canadiens et a effectué des tournées en Amérique du Sud, au Mexique et en Europe où elle a participé au Festival International de Paris. En 1988, elle fut de nouveau invitée au Mexique, où elle donna cinq concerts dans le cadre du Festival Cervantino. On l'entend souvent sur les ondes de Radio-Canada, et ses enregistrements témoignent de son habileté à interpréter autant la musique contemporaine que celle d'autres époques. Maire-Josée Simard travaille en étroite collaboration avec de nombreux compositeurs, et plusieurs oeuvres ont été écrites pour elle, dont la *Simard Suite*, du compositeur français Pierre-Max Dubois, *Xylo-Fun*, du compositeur québécois François Dompierre, de même qu'un concerto de Clermont Pépin.

Marie-Josée Simard joue avec une fougue et une maîtrise tout à fait remarquables, et son programme composé d'oeuvres de Longtin, Bruzdowicz, Helble, Miki et Xenakis rendit compte de son immense talent. Le Bruzdowicz était même une création mondiale, et le compositeur, qui réside à Bruxelles, vint expressément à Montréal pour entendre la jeune virtuose.

Joanna Bruzdowicz, compositeur français d'origine polonaise à qui la prestigieuse revue *Fanfare* vient de rendre un vibrant hommage, est fort connue et respectée en Europe mais presque inconnue encore en Amérique, sauf peut-être des cinéastes qui identifient sa musique avec les films d'Agnès Varda. On la connaît mieux sous peu, car l'un de ses trois opéras, *Les Portes du Paradis*, créé à Varsovie en septembre 1987 d'après l'oeuvre de Jerzy Andrzejowski, sera monté à Los Angeles cette année. Intitulée *Je me souviens*, la courte pièce pour marimba solo écrite pour Marie-Josée Simard est une oeuvre d'un grand souffle lyrique qui évoque les beautés et les mystères des paysages québécois, oeuvre que Marie-Josée Simard rendit avec une très grande force évolutive.

J'aurais aimé parler à loisir de toutes les oeuvres inscrites au programme, entre autres de l'admirable *Marimba Spirituel* du compositeur japonais Minoru Miki interprété avec le concours de trois membres du groupe *Répercussion*, mais ce serait abuser de l'hospitalité de ces pages. Je mentionnerai seulement la magistrale rendition du Xenakis intitulé *Psappha*. D'une extrême complexité, cette oeuvre utilise jusqu'à quinze instruments différents et son exécution constituait un véritable

défi pour la « frêle » jeune femme qu'est Marie-Josée Simard, défi qu'elle releva avec un brio miraculeux.

Cet hommage à la jeune percussionniste vient sans doute un peu tard et bien sûr, la saison des Fêtes en est la coupable. Mais il n'est jamais trop tard, me semble-t-il, pour faire écho au talent remarquable et au travail acharné d'une jeune soliste du calibre de Marie-Josée Simard. Notons en concluant qu'elle créera une oeuvre du compositeur Petros Shoujounian avec l'Orchestre symphonique de Laval le 6 février prochain, création qu'elle reprendra le 26 mai à Kitchener sous la direction du Rafi Armenian. Le 27 avril, elle se produira par ailleurs à la salle Redpath avec l'ensemble *Amati* et présentera Hiver, tiré de l'oeuvre *Four Seasons Greetings* de Joanna Bruzdowicz.

Louise Gareau-Des Bois

« Radio-Québec c'est autre chose et c'est... dommage ! »

« RADIO-QUÉBEC c'est autre chose et c'est tant mieux ! » dit le slogan. Après avoir entendu les propos de Josée Blanchette, à l'émission *Consummation*, jeudi le 10 janvier dernier, je crois que les gens devraient plutôt être : Radio-Québec c'est autre chose et c'est... dommage ! Désireuse de nous instruire sur les diverses diètes et régimes amaigrissants disponibles, Mme Blanchette a illustré ses propos en suggérant aux téléspectateurs, entre autres produits, la lecture d'une série de livres que l'on trouve au Québec. Ces livres (à l'exception d'un titre) étaient tous des livres... en anglais. Recommande-t-elle des livres en anglais parce que ces titres ne sont pas disponibles en français ? Détrompez-vous. Ils ont tous été traduits en français par des éditeurs québécois ! Alors pourquoi a-t-elle agi ainsi ? « J'ai apporté des livres en anglais, a-t-elle dit, parce que ! »

Bravo. Merci. Félicitations pour votre beau programme. Nous avons compris. C'est logique. Cessons de regarder Radio-Québec en français. hoissons de regarder la télévision anglophone, elle nous coûtera moins cher. Cessons de nous battre pour la loi 101. Mettons nos traducteurs en chômage. Fermons les maisons d'éditions québécoises de langue française. Fermons nos librairies. Apprenons l'anglais au plus tôt, la vie nous coûtera moins cher.

Quant à moi, si je voulais maigrir, je n'aurais plus de souci. La déclaration de Josée Blanchette aura suffi pour me couper l'appétit au moins jusqu'à la prochaine émission, que je ne rate jamais, surtout à cause de Daniel Pinard, who is really great !

Thank you very, much Radio-Québec !

P.S. Ai-je lu le dernier livre de Josée Blanchette ? Bien sûr que non. J'attends qu'il soit publié en anglais... ça me coûtera moins cher.

Alain Stanké

◆ **Simoneau**

où la vie l'appelle. « Tant mieux si quelqu'un s'ici se fait voir ailleurs ».

En 88, il a passé neuf mois à Toronto, arrimé à « Perfectly normal », que les producteurs du lieu lui offraient, déjà financé, sur un plateau d'argent. Pour une fois, le scénario n'était pas le sien. « Mais j'y ai mis mon style, ma vision, j'ai fait éclater les dialogues. Avec la même histoire, un autre aurait réalisé un film grossier ou « slapstick ». Moi j'ai misé sur la douceur, le lyrisme ». Et l'obstacle de la langue ? « Tourner en anglais, c'est comme traverser un écran de fumée. Ça fait peur au début, ensuite on se remet à rouler. »

« Perfectly normal » est l'histoire de Renzo, un gars bien ordinaire. Il a de petits rêves et de petits emplois. Mais voilà qu'un espèce d'ange du bizarre vient bouleverser le cours de cette vie bien réglée. Le volumineux Turner est fou de gastronomie et d'opéra et il cresse d'ambitieux projets : ouvrir un restaurant pour mélomanes, avec grand service, bel canto et personnel costumé. Tout un programme !

Le film en est un de démesure, d'humour aussi (surtout la fin fellinienne, vraiment décapante). En fond sonore : des airs d'opéras et de musique symphonique : Bellini, Prokofiev, Verdi, Mahler, Puccini... « Moi et Richard Grégoire, mon directeur musical attitré, on s'est payé la traite ce coup-ci, sourit le ci-



Yves Simoneau entre Montréal, Toronto, New York et Los Angeles.

néaste. 70 musiciens d'orchestre, le bonheur ! Sans être un vrai fan d'opéra, Simoneau apprécie son côté grandiose, fou, exacerbé. C'est cette outrance qui perce l'écran.

Quant aux images, elles ont été tournées avec une caméra grand-angulaire qui vient distorsionner légèrement les visages. « J'ai voulu modifier la lecture de la réalité, dit le cinéaste, lui donner un aspect surna-

turel, comme si, tout-à-coup, on pénétrait sur une autre planète. » Une planète qu'il avoue habiter lui-même. « Je vois toujours la vie à travers un grand angulaire », confesse-t-il.

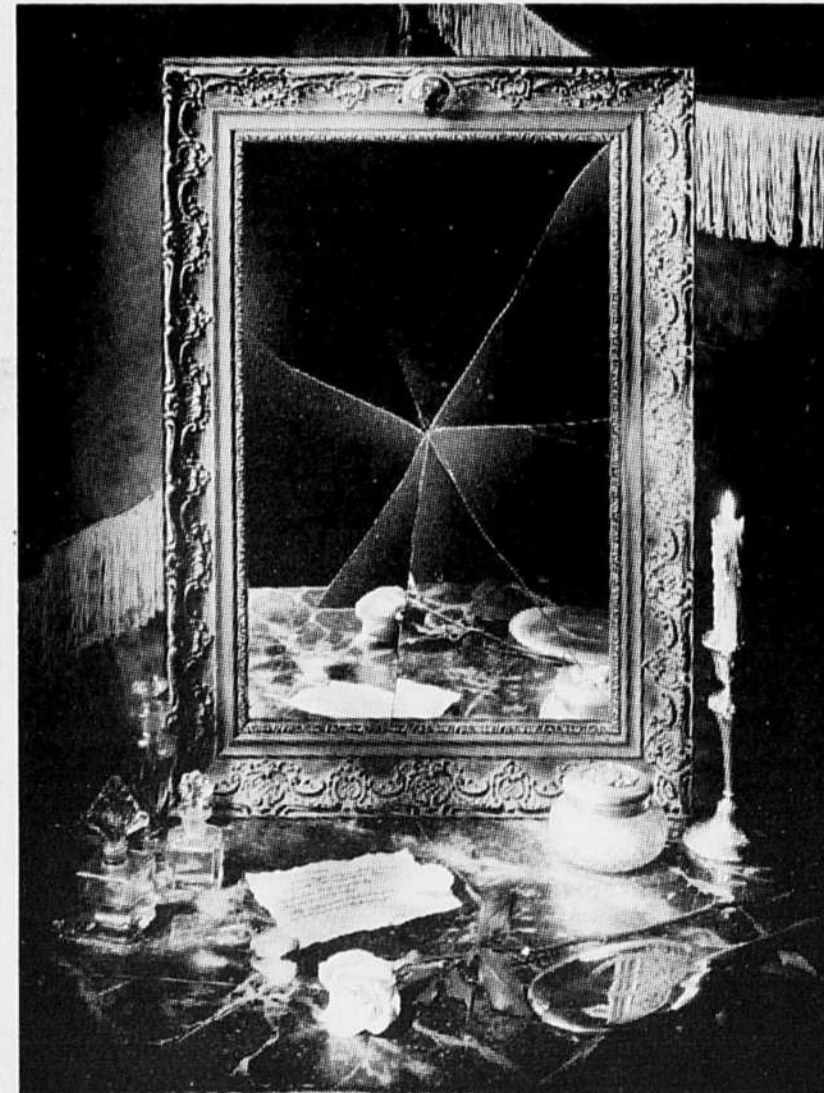
Précisons-le : Simoneau possède une formation de cameraman. À 17 ans, il fixait déjà les images du téléjournal avant de se lancer dans le court métrage, puis dans le « vrai » cinéma. À l'époque, cet idéaliste croyait dur comme fer à la vocation cinématographique de Québec, rêvait de faire un San Francisco dans les vieux murs. « Hélas ! j'étais le seul à y croire », soupire-t-il aujourd'hui.

Mais quand l'enfant prodige s'est résigné à gagner Montréal en 82, le « grande ville » l'attendait avec une brique et un fanal. Du vrai sport ! « Mon film « Les yeux rouges » s'est fait « puncher ». « Pouvoir intime », « Les fous de bassan », « Dans le ventre du dragon » devaient subir à leur heure à peu près le même sort. Même s'il a constamment sauté dans sa carrière d'un genre à l'autre, passant du fantastique au tragique avec un bond dans le film comique, il a toujours rencontré sur sa route au-

tant de pro-Simoneau que de contre. « J'ai pris l'habitude de soulever la controverse », déclare-t-il en riant.

Une chose est certaine : La trajectoire d'Yves Simoneau a suivi jusqu'ici une inéluctable courbe ascendante : Québec, puis Montréal, Toronto, New York, aujourd'hui Los Angeles. À ses yeux, tout est aux États à peu près comme ici mais au superlatif : plus d'argent, plus de monde, plus d'espace. L'an dernier, il réalisait aux États-Unis le film-télé « Memphis », qui traitait de tensions raciales sur un scénario à la Tennessee Williams. Maintenant, Hollywood le sollicite, lui offre l'occasion d'entrer dans les ligues majeures. Il hésite pourtant entre plusieurs projets. « Je n'aime pas employer cet expression-là, mais j'ai vraiment la sensation d'être aujourd'hui à un tournant de ma carrière, déclare-t-il. Ça mérite un temps de réflexion. »

Présenté en avant-première mercredi dernier à la salle Maisonneuve de la Place des Arts dans le cadre du 35^e anniversaire de *Séquences*, « Perfectly normal » prendra l'affiche en salle à compter du premier février.



The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mus en scène par HAROLD PRINCE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

Seulement trois mois
du 12 NOVEMBRE 1991 au 20 FÉVRIER 1992
Avant premières: 12 et 13 novembre 1991 Gala d'ouverture: jeudi 14 novembre 1991

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE FANTÔME
(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)
GROUPES (20 personnes minimum) TÉLÉPHONEZ:
(514) 874-9153, au Québec; (416) 925-7466, en dehors du Québec.

Sous le parrainage de **Cartes** **Visa**

Tous les spectacles sont présentés en anglais.

ENREGISTREMENT PAR LES ARTISTES CANADIENS D'ORIGINE EN VENTE PARTOUT sur disque compact, cassette, et microsillon de PolyGram

LE DEVOIR présente:

SUPPLÉMENTAIRES

DES JARDINS RICHARD

17 AU 20 AVRIL, 20h30

RÉSERVATIONS: (CLUB SODA) 288-2525
TICKETRON

SHOW-SÛR CKAC73AM TICKETRON

Club Soda 5240 avenue du Parc Inf. 270-7848
Billets au Club Soda et Ticketron

Les Misérables

LA PLUS POPULAIRE DES COMÉDIES MUSICALES

SIÈGES ENCORE DISPONIBLES POUR LES REPRÉSENTATIONS D'AUJOURD'HUI
14 h (en anglais) 20 h (en français)
Il reste également des billets pour demain à 20 h (en français)

APPELEZ TÉLÉTRON: (514) 288-2525
Billets en vente également au guichet du Théâtre ainsi qu'aux comptoirs Ticketron

THÉÂTRE SAINT-DENIS

CINÉMA

Un Hamlet honorable

Hamlet

De Franco Zeffirelli, avec Mel Gibson, Glenn Close, Alan Bates, Paul Scofield, Ian Holm, Helena Bonham-Carter. Adaptation de la pièce de William Shakespeare : Christopher de Vore et Franco Zeffirelli. Direction artistique : Dante Ferretti. Musique : Ennio Morricone. 135 minutes. Aux Loews, Dorval, Cinéma V et La Salle.

Francine Laurendeau

Être ou ne pas être, voilà la question. Dormir, rêver peut-être. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. Fragilité, ton nom est femme. Words, words, words. Le reste est silence... Ces citations pour rappeler à quel point Hamlet fait partie du patrimoine universel.

Oserai-je en évoquer sinon l'argument, du moins l'entrée en matière ? Le prince Hamlet revient chez lui, au château d'Elseleur, pour y pleurer la mort de son père. Mais il découvre que sa mère, Gertrude, s'est aussitôt remariée avec son oncle Claudius. Par économie, ironise-t-il : les viandes rôties pour le repas funèbre ont été servies froides au festin de noces.

Mais le pire, c'est le spectre du défunt roi qui va le lui apprendre lors d'une apparition nocturne. Contrairement à ce qu'on veut faire croire, le père d'Hamlet n'a pas été piqué par un serpent. Il a été bel et bien empoisonné dans son sommeil par son frère qui lui envoyait sa femme et sa couronne. Avant de disparaître, le spectre adjure son fils de le venger.

Et c'est la réaction d'Hamlet à cette redoutable adjuration paternelle qui fait, depuis près de quatre cents ans, gloser historiens, littérateurs et psychanalystes. Incapable de choisir entre la tentation du suicide et le devoir du meurtre, est-il un irréductible indécis ? Ou est-il amoureux jaloux de sa mère ? Est-ce un simulateur, un bouffon, un sadique, un philosophe ? Mais non ! protestait un défenseur du mythe d'Hamlet dans un classique de la critique shakespearienne. En toutes autres circonstances, le prince scandinave aurait été à la hauteur de sa tâche. Si, par exemple, il avait pu succéder à



Mel Gibson joue le rôle de Hamlet dans le film de Franco Zeffirelli.

son père, il aurait été un bon roi. Tandis que c'est la cruauté même de son destin qui le déchire à un tel point que ses dons les plus élevés, au lieu de l'aider, conspirent à le paralyser (A. C. Bradley in *Shakespearean Tragedy*).

Et comme pour dissimuler ce déchirement, ce tragique dilemme, Hamlet s'évertue à semer des fausses pistes, chacun autour de lui (sauf son ami Horatio qu'il a mis dans la confidence) tente vainement de percer sa conduite. Serait-il devenu fou

à la suite de la mort de son père et du remariage précipité de sa mère ? Ou, parce que la chaste Ophélie a repoussé ses avances, aurait-il plutôt succombé à une inguérissable vénerie amoureuse ?

À côté de la simplicité d'un Roméo, la complexité douloureuse d'Hamlet explique son pouvoir de séduction sur les publics de tous les temps. De même que la fascination qu'il exerce sur les comédiens et les metteurs en scène. On comprend que Franco Zeffirelli ait succombé à son

tour. D'abord décorateur puis assistant de Visconti au cinéma comme à la scène, Zeffirelli allait lui aussi poursuivre une double carrière de cinéaste et de metteur en scène d'opéra et de théâtre. On doit entre autres à cet amateur de bel canto et de grand spectacle les adaptations filmées des opéras *La Traviata* et *Otello* de même qu'un *Roméo et Juliette* dont on parle encore parce que les deux interprètes principaux avaient l'âge de leurs rôles.

Ce qui n'est pas le cas du personnage incarné par Mel Gibson, l'acteur australien révélé au cinéma par *Mad Max*, de George Miller. Son Hamlet est un homme fait. Il ne se tient pas dans le registre de l'angoisse juvénile mais plutôt dans une sorte de distanciation moqueuse. C'est une interprétation parfaitement défendable.

Mais là où sa maturité devient dérangeante, c'est dans les scènes avec Glenn Close. Je veux bien croire qu'on se marie tôt à cette époque, mais le fait qu'Hamlet ait une mère si jeune accentue le côté trouble de son sentiment envers Gertrude. Un filon que la mise en scène, du reste, ne se prive pas d'exploiter.

À côté de ces personnages forts, la touchante Ophélie est une gracieuse enfant qu'on croit d'abord choisie pour son jolie minois mais qui déploie, dans sa grande scène, un réel talent. Polonius n'est pas assez fou, Claudius est étrangement sympathique et l'apparition du spectre manque de mystère.

Quant au monologue d'Hamlet qui, surpris par son oncle en prières, se demande s'il doit l'épargner ou le tuer, la vraisemblance tout autant que le médium cinéma auraient exigé, me semble-t-il, que le texte soit pensé intérieurement, c'est-à-dire livré en voix off.

Bon, que voulez-vous, sans prétendre avoir grandi avec *Hamlet*, c'est tout de même une pièce que j'ai vu bien des fois — notamment avec l'*Old Vic* —, que j'ai lue dans la traduction d'André Gide, que j'ai découverte au cinéma avec et par Laurence Olivier. J'ai des attentes et probablement aussi des préjugés.

Mais il n'en reste pas moins que ces comédiens sont de bons comédiens, que décors et costumes en jettent plein la vue, que la mise en scène est honorable, bref que toute l'entreprise a de la classe. Et puis,

fichtre, il y a Shakespeare ! A l'avant-première du film, j'ai vu de très jeunes gens qui, littéralement cloués sur leur fauteuil, recevaient de plein fouet la puissance du texte. Trève donc de chipotage.

Le chef-d'oeuvre du cinéma français, réalisé en 1934, enfin présenté dans sa version intégrale et restaurée!

"...UN VÉRITABLE JOYAU D'UN ROMANTISME VIRULENT..."

— PREMIÈRE

"...UN FILM GLORIEUX ET AUDACIEUX..."

— PRÉSENCE DU CINÉMA FRANÇAIS

"LE CLOU DU FESTIVAL DE NEW YORK."

— NEW YORK TIMES



avec l'inoubliable **MICHEL SIMON**

UN FILM DE **JEAN VIGO**
MICHEL SIMON DITA PARLO JEAN DASTE
GILLES MARGARITIS et LOUIS LEFEBVRE
MUSIQUE MAURICE JAUBERT IMAGES BORIS KAUFMAN
UNE PRODUCTION JACQUES LOUIS-NOUZE



À L'AFFICHE À COMPTER DU 25 JANVIER

Une heure et demie de bonheur tranquille

Le Château de ma mère

D'Yves Robert, avec Philippe Caubère, Nathalie Roussel, Julien Ciamaca, Victorien Delamare, Joris Molinas, Didier Pain, Thérèse Liotard, Jean Carmet, Jean Rochefort, Georges Wilson, Philippe Uchan. Scénario : Jérôme Tonnerre et Yves Robert, d'après les *Souvenirs d'enfance* de Marcel Pagnol. Image : Robert Alazraki et son équipe. Musique : Vladimir Cosma. France, 1990. 98 minutes. Aux Complexe Desjardins, Brossard et Carrefour Laval.

Francine Laurendeau

LA GLOIRE de mon père, c'est la fierté du fils de Joseph (Philippe Caubère), lequel se couvre de gloire (entre nous bien fortuitement) à la chasse. L'exploit de cet instituteur public, ce citadin, qui réussit du premier coup à tuer une paire de bartavelles, oiseaux rarissimes, en fait un héros dans la région. Le film est toujours à l'affiche au Dauphin et au Cinéplex-Centre-Ville. À rattraper absolument si vous l'avez raté : vous n'en apprécierez que davantage la suite.

Le Château de ma mère, c'est le chant d'amour d'un petit garçon envers une tendre et jolie maman, jeune à jamais dans son souvenir disparu trop tôt. Cette histoire est vraie, mais elle s'est passée il y a bien longtemps, quand vos grands-parents étaient encore des enfants. À cette époque, des charrettes et des fiacres roulaient dans les rues, et

quand une auto arrivait, on l'entendait venir de bien loin.

« Alors les chevaux prenaient les mors aux dents, et les gens couraient s'abriter sous les portes cochères. C'est pour vous dire que le monde change vite. Mais il y a une chose qui ne changera jamais, c'est l'amour des enfants pour leur mère, et j'ai écrit ce livre pour apprendre aux petites filles comment leurs fils les aimeront un jour. »

Cette courte préface de Marcel Pagnol au deuxième tome de ses *Souvenirs d'enfance* donne le ton au film d'Yves Robert. Après la découverte de la nature méridionale, de ses collines, du secret des sources enseigné par le jeune Lili des Bellons dans *La Gloire de mon père*, Marcel continue sa vie d'enfant. À la ville une vie de labeur : l'école. Et, à la campagne, une vie de bonheur entre les garrigues, les pièges à petit gibier, la rumeur cuivrée des cigales.

Avec, toujours, une intense affection pour Augustine, sa maman. S'habille-t-elle pour l'hiver, arborant toque, col et manchon de fourrure (en lapin bien entendu) ? La voix parée de toutes les grâces. Elle ressemble aux belles patineuses canadiennes qui glissent sur le calendrier des postes.

Veut-elle faire changer l'horaire de travail de son mari afin de faciliter l'évasion hebdomadaire de la petite famille vers la bastide ? Voilà que cette femme frêle et timide se transforme en redoutable stratège, manoeuvrant adroitement auprès de l'épouse du directeur de l'école. Si

bien qu'elle finit par arriver à ses fins. Médusé, à la fois admiratif et scandalisé, Joseph devra s'incliner devant son génie de l'intrigue.

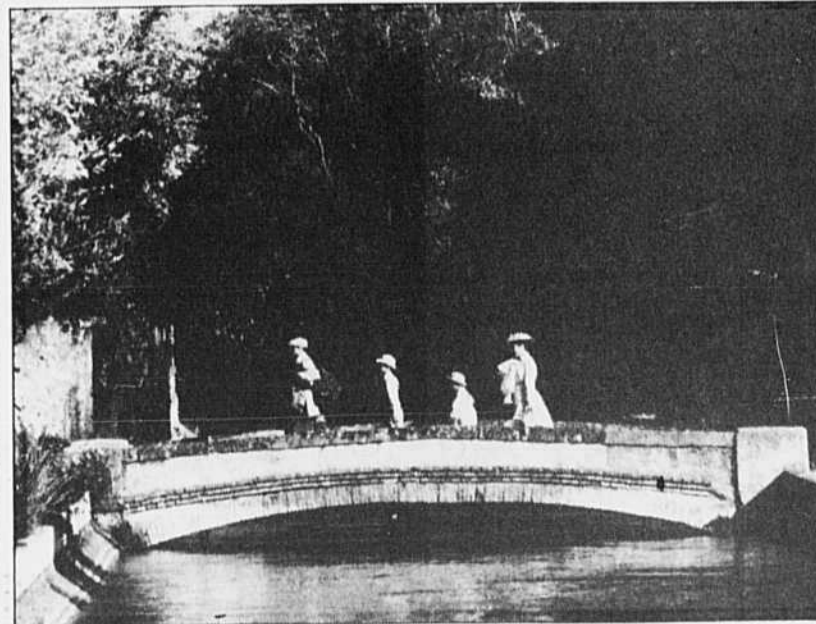
Ce qui rend particulièrement attachant le monde décrit par Marcel Pagnol et Yves Robert, c'est que nonobstant l'apparent traditionalisme de ces parents du début du siècle, le couple est certainement exceptionnel pour l'époque. Respectueux de l'autonomie et de la personnalité de leurs enfants, Joseph et Augustine ne cherchent pas non plus à leur dissimuler leurs émotions, leurs doutes, leurs peurs.

Même s'il n'y a véritablement pas de premier rôle dans *Le Château de ma mère*, c'est Nathalie Roussel qui s'impose le plus en profondeur, c'est elle dont l'image reste dans la tête. Vous l'avez peut-être vue dans des films de Michel Drach (*Les Violons*

du bal, *Parlez-moi d'amour*, Guy de Maupassant) ou de Costa Gavras (*Section 8*). Elle sera pour plusieurs une agréable découverte.

D'abord retenue pour des essais parce qu'Yves Robert cherchait une comédienne pas encore très connue et qui puisse parler naturellement avec l'accent provençal — Nathalie Roussel est originaire de Perpignan —, c'est elle qui a été choisie pour jouer Augustine. Fine, sensible, très présente malgré un texte discret, elle justifie d'emblée le regard admiratif que Marcel pose sur elle.

Un film frais et savoureux, drôle et émouvant, qui s'adresse au moins autant aux adultes qu'aux enfants. Avec de charmantes surprises et une fin qui, de façon inattendue, vient admirablement boucler la boucle. Une heure et demie de bonheur tranquille, ça ne se refuse pas.



La suite de *La gloire de mon père* a pris l'affiche hier à Montréal.

DIDIER FARRÉ présente
PHILIPPE CAUBÈRE · NATHALIE ROUSSEL · DIDIER PAIN · THÉRÈSE LIOTARD
UN FILM DE YVES ROBERT
LE CHÂTEAU DE MA MÈRE
D'APRÈS L'ŒUVRE DE MARCEL PAGNOL
DE LA RÉGION FRANÇAISE
Distribution ACTION FILM
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS
BROSSARD MAIL CHAMPLAIN
CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR
DRUMMONDVILLE CAPITOL
SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

2 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBE AWARDS
Meilleur directeur: BERNARDO BERTOLUCCI
Meilleure trame musicale: DEBRA WINGER · JOHN MALKOVICH
UN THÉ AU *Sakura*
VERSION FRANÇAISE DE "THE SHELTERING SKY"
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS
CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR

"Extraordinaire! Avec 'Alice' Woody Allen revient au genre où il excelle: la comédie."
— RICHARD SCHICKEL (TIME)
"À la fois comédie et satire, 'Alice' est une brillante production. C'est un film extraordinaire. Un conte de fée complètement magique."
— JEFFREY MAYER (THE NEW YORK TIMES)
"Un bijou! Une superbe dénonciation de la consommation ostentatoire à New-York. L'un des meilleurs films de l'année."
— JEFFREY LINDENBAUM (TV)
"Bravo! un film drôle et intelligent."
— ROBERT TRIPP (STAR) & TRIPP
"'Alice' est un petit bijou. Grâce à Woody et son équipe, les contes de fée deviennent réalité."
— DAVID ANSLEY (NEW YORK TIMES)
"Une brochette de vedettes qui jouent à merveille. 'Alice' est un film qui exige des félicitations."
— VINCENT CASH (THE NEW YORK TIMES)
"Une des meilleures comédies de l'année. 10 sur 10!"
— GARY FRANKLIN (KABC-TV)
ALEC BALDWIN · BLYTHE DANNER · JUDY DAVIS
MIA FARROW · WILLIAM HURT · KEVE LUKE · JOE MANTEGNA
BERNADETTE PETERS · CYBILL SHEPHERD · GWEN VERDON
JACK ROLLINS · CHARLES H. JOFFE · ALICE · JULIET TAYLOR · JEFFREY KURLAND · SUSAN E. MORSE
SANTO LOQUASTO · CARLO DI PALMA · JACK ROLLINS · CHARLES H. JOFFE
ROBERT GREENHUT · WOODY ALLEN
À L'AFFICHE À COMPTER DU 25 JANVIER

DERNIERS SOIRS LA GARE
tous les soirs à 19h 15
dim. : 17h30, 19h 15
ALICE
dim. : 13h30, 15h30
4,99\$
QUARTIER LATIN
858, rue St-Catherine Est
849-0041
LA SEMAINE SÉQUENCES
à 21h 15 tous les soirs
ce soir : LA NUIT AMÉRICAINE
dim. : CES HOMMES MERVEILLEUX...
3,99\$ chacun des films

THÉÂTRE

Alain Zouvi: «Peer Gynt» ou le défi

Alain Pontaut

DANS l'entrée du TNM, près du bar, à quelques jours de la première de *Peer Gynt*, Alain Zouvi est là, enthousiaste, calme et excité par en dedans, à la fois concentré et sous pression. On est le 15 janvier, 6 heures du soir, à 6 heures d'échéance d'un certain ultimatum dans un certain Golfe. Je dis au comédien: « Au lieu de *Peer Gynt*, vous auriez dû jouer *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Une guerre qui a eu lieu aussi, d'ailleurs. Mais on n'est pas là pour en parler.

« Le printemps dernier, dit Alain Zouvi, Jean-Pierre Ronfard m'a appelé. Il m'a dit: « J'ai un projet énorme. Et il m'a parlé d'une pièce que je ne connaissais que de nom, *Peer Gynt*, d'Henrik Ibsen. Et le cadeau que Ronfard m'a fait est aussi énorme. Un numéro scénique de trois heures et demie. Un voyage gigantesque, dont le héros, qui com-

mence à 20 ans et finit à 70, parcourt le monde, le réel et la féerie, l'Europe, le Maroc, l'Égypte, l'Orient, à la recherche de: « C'est quoi, être soi-même? », avec une morale qui est qu'il n'y a pas de morale, sinon l'amour, au bout de mille folies, avant la fin de la comédie. »

Zouvi connaissait bien Ronfard puisqu'il avait sorti de l'École nationale de théâtre, en 1981, le metteur en scène l'avait invité à participer à la création de *Vie et mort du Roi boiteux*, dans les productions séparées d'abord, puis dans le spectacle de 15 heures. D'ailleurs, entre trois ans de Ligue nationale d'improvisation et un an et demi de télévision (*Des dames de coeur*, *Le Parc des Braves*), c'est aussi avec Ronfard que Zouvi a travaillé *Le Cyclope* d'Euripide ou *Le Grand Théâtre du Monde*. Entre Marivaux et les productions estivales. Entre Feydeau et *l'Addolorata* de Marco Micone. Sans oublier sa magnifique interprétation du *Baiser de la femme-araignée* à La Licorne.

Le « projet énorme » de *Peer Gynt*, Alain Zouvi a commencé à s'y consacrer au mois de juillet dernier, lisant d'abord une traduction française, puis le texte que Marie Cardinal a établi d'après le mot à mot d'Elizabeth Rasmussen. « Un texte plein de poésie mais qui se dit très bien, plaisant, vif, pour une pièce qui, elle-même, ne traîne jamais en longueur, mais qui s'enchaîne très habilement, qui roule tout le temps. Dans la première partie, je suis toujours là et je n'arrête pas de courir, pendant une heure trois quarts, de rencontrer des gens, de vivre des choses échevelées... D'ailleurs, je maigris à vue d'oeil, et avant même d'avoir commencé à jouer! »

Comme Brand, personnage d'une pièce d'Ibsen écrite en 1866, est le héros de la volonté, *Peer Gynt*, écrit un an plus tard, est remarquable par son absence de volonté, la façon anarchique qu'il a de céder à toutes ses impulsions et de n'écouter que sa fantaisie et son bon plaisir. Entrepreneur, fantasque, épargné de tous les maux par l'amour que lui voue Solveig, *Peer Gynt* est considéré en Norvège comme une sorte de héros national.

« Mais, dit Zouvi, il fallait se garder de la tentation de le faire paraître sympathique. Insupportable plutôt, multipliant les frasques et les stupidités et provoquant des catastrophes jusqu'à l'âge de 50 ans. Et à 70, il se conduit encore comme un vieux salaud. » Car c'est l'un des défis du rôle de montrer le héros à tous les âges de sa vie, traversant le temps et l'espace, le quotidien et le surnaturel, passant par toutes les aventures et toutes les gammes de l'émotion.

« Au début, on le voit avec sa mère, puis souffrant d'un amour malheureux, enlevant la mariée pour s'enfuir avec elle dans la forêt. Le

village le pourchasse et veut le tuer. C'est là qu'il rencontre les personnages fantastiques du folklore norvégien, trolls, gnomes, lutins, huldra, etc., qui lui enseignent qu'il faut être soi-même « et personne d'autre ». Sa mère meurt, il voyage, il vit, et plus l'action avance, et plus elle se simplifie, se dénoue. Au début, un grand luxe de couleurs, de sons, d'événements. À la fin, il n'y a plus rien, que l'amour. »

Pour l'interprète, mille prouesses à accomplir et d'abord le texte à mémoriser, à apprendre à respirer et à articuler... Depuis juillet, avant le travail avec le metteur en scène et les répétitions, qui ont commencé en octobre. « Je m'assimilais le texte en mangeant, sous la douche, avant de dormir, en dormant... Mais je vis quelque chose de formidable, sans me rendre compte du temps qui passe, revenant à la notion de base de jouer, sans se torturer l'esprit, pour le seul plaisir de jouer, porté ainsi plus loin, et ressentant vivement, ce qui est essentiel, l'enthousiasme général de toute l'équipe. »

Une grosse équipe, un plateau énorme, 24 comédiens, chevronnés, jouant 100 personnages, de Solveig (Linda Roy) à Jean-Louis Roux (von Porkkoff), de Muriel Dutil (Aase) à Roger Blay (le géant de Dovre) et à tous les autres. Un décor blanc de Michel Crête, « très stylisé, dit Alain Zouvi, où il y a de la place pour les acteurs, des sorties larges, pas de meubles, et des éléments de panneaux sur quoi les images projetées de Pierre Desjardins prennent un éclat et une profondeur magnifiques. »

On aurait pu, sans grand effort d'imagination, utiliser la musique de scène que Grieg, compatriote et collaborateur d'Ibsen, a écrite pour *Peer Gynt*. On a préféré envelopper l'action, dit le comédien, « d'un système musical mur à mur, totalement



Peer Gynt, mettant en vedette Alain Zouvi, sera à l'affiche au TNM à compter de mardi.

enveloppant, de Jean Sauvageau, qui permet au personnage de parler sur la musique et au texte d'utiliser le côté onirique, magique, grandiose d'un flot musical qui se promène partout dans la féerie des éclairages de Michel Beaulieu. »

Notant d'après le texte, que c'est, pour l'interprète, une responsabilité d'être un héros national, Alain Zouvi insiste aussi sur la drôlerie du texte de Marie Cardinal, un humour qui fait passer sans effort le contenu philosophique de l'ouvrage. « En Norvège, dit-il, on considère *Peer Gynt* comme une pièce comique et c'est comme ça que nous la jouons. »

Il a bien hâte à la première, Alain Zouvi, à la concrétisation enfin, dans le trac et la ferveur, du rêve et du défi gigantesque que représente un tel rôle dans la carrière d'un comé-

dien. Là, il revient du maquillage et il s'apprête à participer sur scène à la balance sonore du texte et de la musique, à l'équilibre des niveaux. « Les costumes arrivent demain, précisez-le. C'est Denis Denoncourt qui les a conçus, dans un style norvégien qui ne se soucie pas d'époque mais bien plutôt de l'aspect paysan et montagnard. »

Pourquoi d'ailleurs se soucier de l'époque? Le petit peuple féérique qui entoure *Peer Gynt* a beau descendre tout droit de contes qui datent du XIe siècle, la pièce d'Ibsen a beau dater elle-même de 1867, comme le dit Marie Cardinal, dont le texte paraîtra sous peu chez Le Méac, « dans sa structure, *Peer Gynt* est toujours d'une incroyable modernité. »



COMPLET
19-22 et 23 JANVIER

Dans la solitude des champs de coton

ESPACE GO KOLTÈS
THÉÂTRE

mise en scène de Alice Ronfard
avec René Gagnon et David La Haye
DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER À 20H00 - 5066, RUE CLARK
RÉSERVATIONS: 271-5381 ET RÉSEAU ADMISSION: 522-1245

LE DEVOIR

CINÉMA

Pour l'intérêt historique

Come see the paradise

Scénario et mise en scène: Alan Parker. Avec Dennis Quaid, Tamlyn Tomita, Sab Shimono, Shizuko Hoshi, Stan Egi, Ronald Yamamoto. Images: Michael Seresin. Musique: Randy Edelman. (États-Unis 1990). V.o. anglaise au Faubourg. V. française au Complexe Desjardins et cinéma Terrebonne. 125 min.

Odile Tremblay

L'ÉVÉNEMENT pesait comme une tare sur la conscience nationale, c'est pourquoi il est demeuré si longtemps enfoui, mal connu: Aux États-Unis, durant la seconde guerre mondiale, dans la psychose qui a suivi l'attaque de Pearl Harbor, 110 000 citoyens d'origine japonaise ont été privés de leur biens, de leurs droits et parqués dans des camps de concentration. Un seizième de sang nippon suffisait pour être classé *non grata* et expédié derrière les barbelés. Hitler n'eut fait mieux. On se souvient qu'en 1988, le congrès américain offrait aux victimes de ce décret inique, excuses et compensa-



Une scène du film d'Alan Parker, *Come See The Paradise*.

tions financières (et que le Canada suivait son exemple). Mais le détail des arrestations et des internements est resté jusqu'à ce jour chose obscure.

Dans *Come see the paradise*, Alan Parker lève enfin le voile sur cette période trouble. Il manipule, ce faisant, un sujet en or. Dans le tourbillon des bouleversements internationaux qui frappent la planète, un grand nombre de cinéastes interrogent l'Histoire et la politique depuis quelques temps. Le public en quête d'information en redemande. Rien de tel qu'un pan méconnu du passé pour attirer aujourd'hui le spectateur au cinéma.

De lui on connaissait surtout *Midnight express*, *Birdy*, *Mississippi burning* et son merveilleux *Angel earth*. Cette fois, Alan Parker signe un produit classique, pour ne pas dire conventionnel. Ici, rien ne dépasse: ni la musique, ni les images, ni le jeu des interprètes qui tiennent fort civilement leur place dans un ensemble sans bavure et sans surprise. *Come see the paradise* est un beau film quelque peu froid.

Au centre, pourtant: une histoire d'amour. Celle qui lie Jack McGurn (Dennis Quaid), un solide Irlandais, à la japonaise Lily Kawamura (Tamlyn Tomita). Ex militant syndical au passé troublé, en 1936 il vient à Los Angeles pour refaire sa vie et travailler comme projectionniste chez Hiroshi Kawamura (Sab Shimono), un immigré qui dirige avec sa famille un cinéma dans « la petite Tokyo ». Hiroshi est le père de la belle Lily qui courtise Jack. Mais les lois californiennes interdisent de tels mariages interracialisés. Le père de Lily

ne veut d'ailleurs pas entendre parler de les voir réunis. C'est à Seattle que les tourtereaux en fuite se marieront pour donner ensuite le jour à leur fille Mini.

À la suite de démêlés conjugaux, Lily retourne avec Mini dans sa famille. Jack la rejoint. Mais tout a changé. Au lendemain de l'attaque de Pearl Harbor, les Américains d'origine japonaise sont persécutés. Monsieur Kawamura a été arrêté par le FBI. Dépouillée de tout ce qu'elle possède, la famille aboutit dans un camp. C'est toute la vie concentrationnaire qui nous est restituée ici, avec ses noyaux de protestataires: les *no no boys*, les travaux forcés, les fêtes aussi, le quotidien.

À travers l'odyssée des Kawamura, Parker traduit bien la montée et l'impact de l'intolérance américaine. Mais l'émotion reste étrangement absente. Trop de longueurs peut-être dans une histoire qui démarre à pas de tortue. Ou est-ce le jeu extrêmement sobre des Orientaux? (par comparaison, l'interprétation de Dennis Quaid paraît presque hystérique). Quant à la relation Jack/Lily, elle demeure bancale. On ne comprend pas très bien ce qui relie ces deux personnages. Même si *Come see the paradise* est techniquement bien exécuté, il ne lève pas de terre, ne touche aucun centre vital. Ce qui ne le rend pas ennuyeux pour autant. Mais le principal intérêt du film en est un d'ordre historique.

théâtre du nouveau monde

HENRIK IBSEN PEER GYNT

Texte français de MARIE CARDINAL
Mise en scène de JEAN-PIERRE RONFARD
Avec ALAIN ZOUVI
ROGER BLAY
PIERRE COLLIN
MURIELLE DUTIL
LINDA ROY
JEAN-LOUIS ROUX
et 18 autres comédiens

Mardi au vendredi: 20h
Samedi: 16h et 21h
RÉSERVATIONS:
861-0563

84, rue Ste-Catherine O
M^e Place des Arts
stationnement adjacent
au théâtre

DÈS LE 22
JANVIER

MOLSON O'KEEFE

tnm

Anonymus présente

O

FORTVNA

D'après le monodrame original de Carmine Soriano (1100-1250)

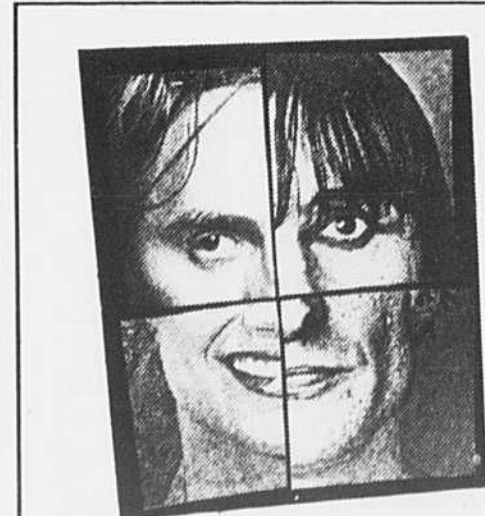
Direction artistique et musicale
Claude Bernatchez
Mise en scène
Suzanne Lantagne
Scénographie
Nicole Catellier

Du 15 janvier au 3 février 1991,
en la Chapelle
historique du Bon-Pasteur,
100 Sherbrooke est, Montréal,
à 20h00 du mardi au samedi
et à 15h00 le dimanche.

BILLETS EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Également en vente à la porte
une heure avant la représentation

Anonymus est subventionné par le ministère des Affaires
culturales du Québec, le Conseil des Arts du Canada et le
Bureau des Arts et de la Culture de la Ville de Québec.



HOSANNA

MICHEL TREMBLAY

THÉÂTRE DE
QUAT'SOUS
100, AV. DES PINS EST, MTL.
Dès le 21 janvier 1991
mise en scène de
LORRAINE PINTAL
avec
RENÉ RICHARD CYR et GILDOR ROY
et les concepteurs Claudine Paradis, Danièle Lévesque,
Richard Lacroix, André Naud, Philippe Ménard et Angelo Barelli
Mardi au samedi 20h - Dimanche 15h.
Réservez dès maintenant:
845-7277

CINÉMA

Olivier Asselin, la liberté d'un cinéaste

Nathalie Petrowski



Olivier Asselin

entre le désert du Sahara et une contrée des Mille et une nuits avec un budget digne de Francis Ford Coppola.

Cette semaine, Olivier Asselin recevait le Prix du jeune cinéaste le plus prometteur décerné par six jurys dans le cadre du 35ème anniversaire de la revue Séquences.

de l'été, un jury spécial au Festival des Films du Monde lui avait déjà accordé une mention spéciale pour les mêmes raisons.

J'ai rencontré Olivier Asselin cette semaine entre deux cours de l'histoire de l'art qu'il donne pour gagner sa vie mais aussi parce que l'art est une de ses grandes passions.

Olivier Asselin a tout de l'étudiant et rien du cinéaste. Même lorsqu'il parle, on a l'impression qu'il découvre le monde et par la même occasion le cinéma.

Les voyages forment la jeunesse dit-on. Dans le cas de Olivier Asselin, les voyages ont probablement formé ce cinéaste malgré lui qui refuse encore de se définir comme tel mais qui souhaite de tout son cœur continuer à apprendre et à faire son chemin dans le territoire occupé qu'est le cinéma.

interdit toute fausse modestie. Le cinéma est encore tout neuf pour moi. Je le découvre au jour le jour.

Olivier Asselin n'est pas tout à fait conscient de l'impact de ses images à la fois libres et parfaitement étudiées sur l'oeil trop conditionné des spectateurs contemporains.

Sous ses dehors naïfs, Asselin est de fait un redoutable théoricien, qui puise son inspiration chez les cinéastes expérimentaux comme Michael Snow et Andy Warhol.

Olivier Asselin n'est pas élitiste ni fermé pour autant. Lorsqu'il veut redescendre sur terre, il choisit pour modèles des cinéastes comme John Cassavetes pour l'émotion, Luis Buñuel pour les histoires, Woody Allen pour l'humour et André Forcier pour la fantaisie.

QUAND « La liberté d'une statue fut présenté pour la première fois sur grand écran, ce printemps dans la petite salle bondée de la Cinéma-thèque québécoise, le choc fut brutal.

L'histoire veut qu'un beau matin alors qu'il n'avait que 27 ans, Asselin se leva et décida toute bonnement de faire un film avec des copains et une caméra 16 empruntée, sans se douter que son film allait pratiquement passer à l'histoire comme le film québécois le plus déroulant du début de la décennie.

Raconter la trame de La liberté d'une statue est un exercice périlleux. Disons qu'il y est question de rien de moins que la naissance du cinéma telle que racontée par un vieux cinéaste de l'époque du muet qui découvre comment faire bouger les images avant de s'embarquer pour un aller-simple sur la lune.

Michel Brault: bye bye le documentaire

Nathalie Petrowski

« JE NE FAIS plus de documentaire. » La phrase est arrivée au beau milieu de la conversation comme une attaque-surprise sur l'Irak, comme une bombe qu'on laisse tomber nonchalamment et dont on n'est même pas intéressé à mesurer l'ampleur des dégâts.

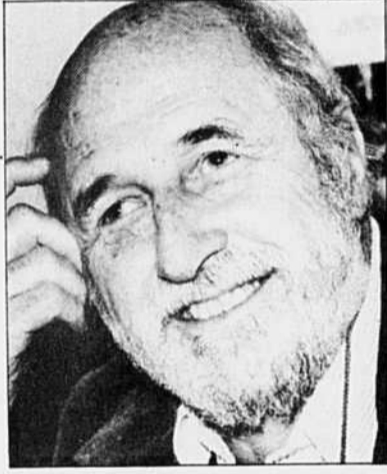
Ce n'était pas forcément le but de ma visite. De fait, le but de ma visite était beaucoup plus simple que cela. Michel Brault venait de recevoir le Prix de la Maturité du magazine Séquences pour Les noces de papier, un prix qui vient s'ajouter à une longue liste de récompenses dont le Prix de la mise en scène décerné à Cannes en 1974 pour son film Les ordres et le Prix Albert Tessier, remis par le gouvernement québécois en 86 pour l'ensemble de son oeuvre.

nait, je me disais que Michel Brault serait de bonne humeur et peut-être en train de tourner un documentaire sur la Commission Bélanger-Campeau.

À la place, Michel Brault m'a annoncé qu'il écrivait un film sur la prolifération des armes. Fiction ou documentaire ? ai-je demandé innocemment. C'est alors que le pionnier du documentaire au Québec, celui qui a chanté les vertus du cinéma-direct et du cinéma-vérité, m'a annoncé qu'il avait changé de camp. Bye bye le documentaire, bonjour la fiction.

Que s'est-il passé ? « Des documentaires j'en ai fait beaucoup, dit-il d'entrée de jeu. Dans le documentaire, on est limité par ceux qu'on filme et par ce qu'ils veulent bien nous livrer. Pour aller plus loin et dire les choses plus personnellement, on est obligé de tordre les événements et le mot document qu'il y a dans documentaire en prend un coup. Je pourrais toujours faire du docu-fiction mais je n'ai pas envie de jouer sur cette frontière trop fragile. J'ai beaucoup appris du documentaire. J'y ai appris la vie et ses imprévus, les gens et leurs comportements, la lumière, la caméra. Un jour j'ai eu envie de prendre tout cela et d'en faire une fiction. »

Michel Brault raconte comment en tournant Pour la suite du monde



Michel Brault

avec Pierre Perreault, un classique du documentaire québécois, comment tout un pan de cette petite société de l'Île aux Coudres, fut occulté. « C'est pas par ignorance ou à cause de préjugés mais il n'y avait que les vieux qui voulaient nous parler. »

Frustré par l'expérience, Brault retourna à Montréal pour réaliser Entre la mer et l'eau douce, une fiction qui lui permettait d'aborder cette question-là. « Dans certains cas, la fiction permet de cerner ce qui est occulté par la réalité. De tou-

tes façons la réalité objective n'existe pas. Elle est toujours vue à travers les yeux émerveillés ou désabusés de quelqu'un. Et puis trop de choses m'intéressent pour que je m'en tienne à un seul genre, à une seule religion. D'ailleurs si j'étais peintre, je crois que je ferais autant de la gravure, que du dessin ou de l'huile. »

Certains vieillissent en se calmant les nerfs, en se retirant sur leurs terres, en se reposant sur leurs lauriers, en regardant en arrière plutôt qu'en avant. Pas Michel Brault. Depuis qu'il se sent vieillir (il a aujourd'hui 62 ans), il veut tout faire : des films de fiction, des téléfilms, même des vidéoclips. Il a d'ailleurs tourné ceux de Marc Drouin et de Kashin et signe la direction-photo sur le nouveau clip de Joe Bocan. « Pourquoi pas ? demande-t-il avec un air presque juvénile. Le temps presse et depuis que je sais que Bell and Howell ne fabrique plus de projecteurs, depuis que je sais que la pellicule est peut-être une matière en voie d'extinction, j'ai envie de suivre le mouvement et de voir jusqu'où cette révolution magnétique va nous mener. »

Dans le fond, mon intuition du départ était fondée. Michel Brault est de bonne humeur et pour une fois ce n'est pas la faute du Québec ni même de la Commission Bélanger-Campeau.

MUSIQUE

Holland, vingt et quelques années plus tard

Extensions

dave holland sur ECM

Girl Talk

Holly Cole Trio sur Alert

Serge Truffaut

DAVID Holland est né en 1946 à Wolverhampton. Dave, c'est ainsi qu'on le connaît, est donc britannique. Adolescent, il appréciait musicalement les Beatles. Et plus particulièrement les lignes de basse que traçait Paul McCartney.

Puis, il tombe dans la soupière « jazz » grâce à l'album Night Train de Oscar Peterson. Alors, il passe son temps à reproduire sur son instrument, qui lui a certainement été offert par un oncle à l'occasion d'un Noël quelconque, les sculptures musicales du maître de la contrebasse qu'est Ray Brown.

Il apprend très vite. Il apprend si vite qu'il devient rapidement l'un des principaux acteurs de la scène avant-gardiste du jazz londonien. En cours de tournée dans le royaume de la mère Albion, Miles Davis l'entend. Il l'entend et il l'apprécie. « Philly » Joe Jones, le batteur et ancien compagnon de Davis, est dans les parages. C'est lui qui convaincra Davis d'engager Holland.

Aux premières incursions de Miles Davis dans les méandres de l'électrique, Holland participera. Il sera aux premières loges. Puis, il se « tanne », c'est le cas de la dire, de la formule. Arrivé, comme on dit communément, à maturité, Dave Holland veut faire de la musique dite créative. Aujourd'hui, soit vingt et quelques années plus tard, il en fait encore.

Intitulé Extensions, son dernier album paru sur étiquette ECM, ressemble comme deux gouttes d'eau aux productions qu'il a signées tout au long des années 80. Rien de nou-

veau donc, si ce n'est que le produit récemment proposé a les qualités et les défauts des albums antérieurs.

Grâce aux supports de Steve Coleman au saxophone, Kevin Eubanks à la guitare, Marvin « Smitty » Smith à la batterie, les deux compositions écrites par Dave Holland, soit Processional et The Oracle, prennent un relief que n'ont point les pièces signées par Eubanks et Coleman. Bref, dans cet album l'agréable fait copain-copain avec le tiède.

Ce bémol à l'endroit de Extensions vient probablement de cette « manière » ECM qui consiste, depuis maintenant des lunes, à prolonger indéfiniment la note. Et puis... Et puis le son de Steve Coleman, qui est revient le rôle de principal soliste, est trop indifférent pour qu'on lui prête, ici et là, autant de talent.

De Toronto nous vient une bonne surprise. Elle s'appelle Holly Cole. Elle est chanteuse. Elle chante avec passion et chaleur et non avec technique. Il y a du blues dans son tremolo. C'est ça qui est chouette.

Son album s'intitule Girl Talk sur étiquette Alert. Aaron Davis au piano et David Pilch à la contrebasse sont ses accompagnateurs. Deux bonhommes qui s'acquittent avec beaucoup de doigté de leurs tâches. La voix de l'une plus le travail des autres égale un très bon album.

D'où vient ce surnom de « Jeepy », demande à Branford Marsalis un journaliste de Jazz Hot dans sa dernière livraison : « D'une tournée européenne avec Art Blakey. Lorsque mes cheveux poussent, c'est d'abord au milieu du crâne. Art trouvait que cela ressemblait à la pointe d'un clocher (Church Steeple). C'est devenu Steepy. Puis Church et Steepy se sont contractés pour donner Jeepy. Juste un blague. Il n'y a aucun sens sociologique ou métaphysique là-dedans. Comme ma musique, il s'agit avant tout de se faire plaisir et de faire plaisir. »

DANS LE CADRE DES FEUX DE LA DANSE BANQUE ROYALE

HOUSTON ballet

Une des plus brillantes compagnies de ballet d'Amérique du Nord pour la première fois à Montréal



50 DANSEURS SUR SCÈNE AVEC ORCHESTRE

GEORGE BALANCHINE, CHRISTOPHER BRUCE ET SIR KENNETH MacMILLAN

de la Société de la Place des Arts et de SOGAM (Les Grands Classiques)

les 24, 25 et 26 janvier 1991 à 20 heures

Billets: 45\$ 35\$ 25\$ 10\$ Pour groupes, contacter le 844-1211

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service: Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

LE THÉÂTRE DU RIDEAU VERT... LE PAIN DUR Claudel... 4664, RUE ST-DENIS... 844-1793

OSMI ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL... 21 22 JANVIER 20H... CHO-LIANG LIN VIOLON

BAROQUE ET CLASSICISME LES CONCERTS BANQUE ROYALE... JEAN-PIERRE RAMPAL, chef et soliste: TIMOTHY HUTCHINS, flûte... 5-6 février Basilique Notre-Dame, 19 h 30

DANSE

Le rayonnement de l'art texan

Première visite du Houston Ballet à la Place des Arts

Catherine Caron

AVEC SES 52 DANSEURS, le Houston Ballet compte autant d'effectifs qu'il y a d'états américains. Obnubilés que nous sommes par la pomme, on n'est certes pas porté à penser que le Texas a l'art aussi raffiné que le pétrole. Comme s'il n'y avait en dehors de New York qu'une province étalée. Mais ne dites surtout pas ça à Ben Stevenson, gentleman britannique à Houston et directeur artistique de cette compagnie.

Le Houston Ballet nous visite à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts à compter de jeudi (jusqu'à samedi), dans le cadre des Feux de la danse Banque Royale et Les Grands Classiques SOGAM.

« J'ai toujours eu un problème avec le concept de ballets provinciaux, ceux qui ne sont pas à New York, dit Stevenson. Personne ne penserait considérer le Ballet de Stuttgart de cette façon. Il n'est pourtant pas à Berlin! Les compagnies doivent rayonner dans des styles différents ». C'est bien le cas de l'American Ballet Theater et du New York City Ballet dans la promiscuité artistique de la dite pomme.

Aux yeux de Stevenson, une compagnie éblouit et file lorsqu'elle s'autosuffit en étoiles. « Je ne voulais pas d'une compagnie qui fonctionne avec des artistes invités qui font qu'on se retrouve ni plus ni moins avec un « corps à louer ». J'ai vécu l'expérience au Ballet National de Londres. Lorsque nous avions Margot Fonteyn avec nous, nous allions dans



Le Houston Ballet présentera son spectacle à compter de jeudi à la salle Wilfrid-Pelletier.

des villes importantes, mais aussitôt qu'elle n'était plus là on ne bougeait plus. C'est ce qui m'a poussé à vouloir construire une compagnie de haut calibre ».

Pas que M. Stevenson n'ait pas été sceptique et aujourd'hui surpris. Ancien danseur du London's Festival Ballet (aujourd'hui English National), ayant flirté avec le « west end » londonnien, il possédait les qualités requises pour réussir : classicisme et sens du spectacle.

« Quand je suis arrivé à Houston, je me demandais combien de temps j'y resterais. Je pensais être un peu déconnecté. Houston ça semble si loin de New York ou Londres. De plus, généralement aux États-Unis, vous êtes fixés pour cinq ans puis vous commencez à ennuyer les gens qui veulent constamment du changement. Je suis chanceux d'être resté en poste aussi longtemps. De plus, je n'aurais jamais pensé, il y a quinze ans, (la compagnie en a vingt) travailler avec Christopher Bruce ou MacMillan ici ».

C'est pourtant chose faite. Au programme, nous aurons l'occasion de voir *Ghost Dances* du chorégraphe résident Christopher Bruce. Créé en 1981 au Ballet Rambert, l'oeuvre traite de l'Amérique du Sud.

Des rythmes péruviens nous passerons au *rag-time* de Scott Joplin dans *Elite Syncopations*, un ballet non-typique de Sir Kenneth MacMillan. Une oeuvre anti-Sir précisément, frondeuse et mettant en scène pratiquement l'ensemble de la compagnie. Un kaléidoscope de lestes ballerines. Choix divertissant et représentatif de ce mélange de cultures anglaise et américaine à la direction artistique du Houston Ballet (MacMillan travaillant à titre d'associé), dans ce qu'elles peuvent renfermer d'humour perspicace et de kitsch calculé.

Apparavant, on présentera *Sérénade*, une oeuvre connue du public montréalais puisque maintes fois présentée par les Grands Ballets Canadiens. Créée en 1935, sur une musique de Tchaïkovsky, il s'agit du standard romantique du maître

russe de la danse américaine, Georges Balanchine.

Programme diversifié et stratégique donc. *Sérénade* donne à voir le savoir-faire purement classique de la compagnie. C'est en attendant de pouvoir transporter une grande production comme celle de *Cendrillon* qu'on travaille actuellement. Il faudra par ailleurs repasser pour voir une création de Stevenson, chorégraphe récompensé lors de plus d'une compétition internationale.

Sa troupe est constituée à 75 % d'élèves formés à l'Académie de Houston. Hautement estimé dans la communauté artistique en qualité de professeur, il souligne l'exigence de ce mariage de techniques classique et contemporaine commun au répertoire de toutes les grandes compagnies à travers les oeuvres néo-classiques de Glen Tetley, Jiri Kylian ou Christopher Bruce. Exigence qu'il n'aurait su rencontrer à l'époque où il dansait, rajoute-t-il.

« À l'époque, ou bien on s'installait d'un côté de la salle, les pieds nus, ou de l'autre côté avec des pointes et on ne se parlait pas ».

Rejoint à ses quartiers généraux texans, le directeur semblait bien heureux d'échapper à un xième et ennuyeux *meeting* pour justement bavarder un peu. Notamment de la neige lointaine et anticipée (combien courtis et symptomatique d'un reste de prévoyance climatique à l'anglaise). Parions qu'il sera comblé. De notre côté, nous retirons du passage de cette compagnie d'outre-New York, un exemple de croissance rapide et de diversité.

MUSIQUE

D'hier à aujourd'hui, Fernand Robidoux chante Lèvesque

Robidoux chante Lèvesque

Les disques Trente-trois (Trans-Canada) MRCD-112

Sylvain Cormier

AVANT Marjo et Roch Voisine, avant Beau Dommage et Harmonium, avant Charlebois et Léveillé, avant les Sultans et Les Classels, avant les Jéroldes et Willie Lamothe, avant même le triomphe parisien de Félix Leclerc, le Québec avait déjà ses idoles et sa musique populaire.

C'était avant la télévision et les vidéos, bref, avant l'image. C'était dans les années quarante, à une époque où l'on se passionnait pour des « chanteurs de charme » radiodiffusés à la grandeur de la province, les Jean Lalonde, les Robert L'Herbier.

Voilà qu'un demi-siècle plus tard, Fernand Robidoux, l'un de ces rois de la « chansonnette » — c'est ainsi que l'on nommait péjorativement cet art mineur — rejoint à 71 ans l'ère numérique avec *Robidoux chante Lèvesque*, un hommage aux chansons de Raymond Lèvesque.

Dès 1948, Robidoux chantait Lèvesque, ce que personne n'avait fait avant lui. En effet, lassé de reprendre en français les ritournelles de Bing Crosby et Perry Como, Fernand Robidoux fut l'un des premiers à défendre et promouvoir une chanson québécoise originale offrant autre chose que des rimes françaises plaquées sur des mélodies américaines. Ici *Fernand Robidoux*, son émission à CKAC, véritable bouillon de culture de la chanson d'ici autour duquel gravitaient, entre autres, Jacques Blanchet et Raymond Lèvesque, préfigurait l'ère des chansonniers.

Affaire de famille, *Robidoux chante Lèvesque* est arrangé et réalisé par fiston Michel Robidoux, ancien accompagnateur de Robert Charlebois (rappelez-vous *Engagement* : « Cent ans, c'est long, hein, Robidoux ? (...) Cent ans sans se

plaiiindre ! »), recyclé, comme tant d'autres de sa génération, dans la musique Nouvel Âge. Ce qui explique, dans une certaine mesure, pourquoi on a complété l'album avec des versions instrumentales des huit interprétations de Robidoux père.

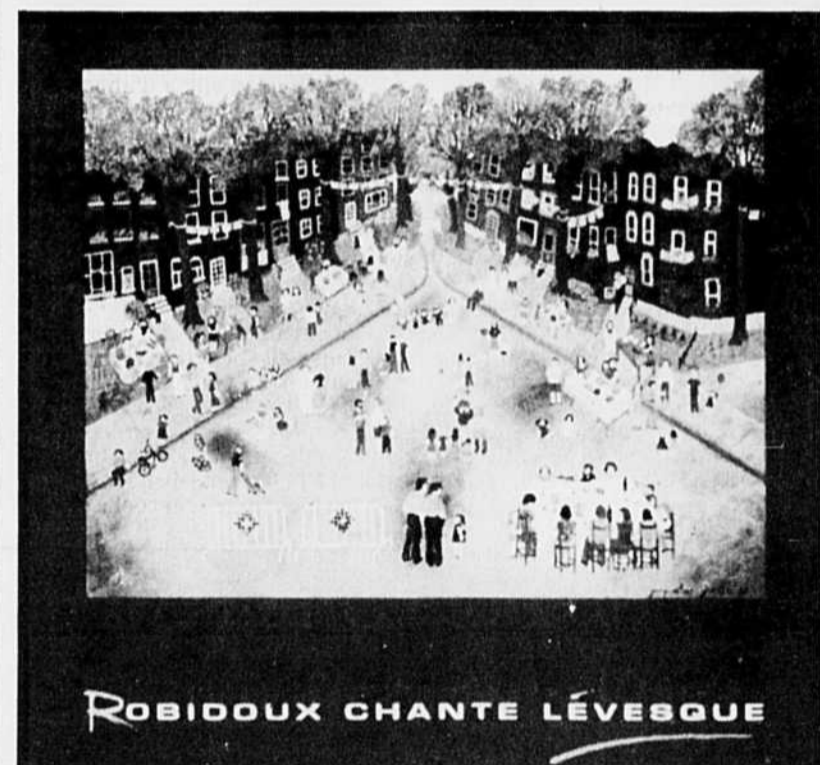
Concept logique pour un musicien « nouvelâgeux », ce redoublement sert pourtant mal l'imposant corpus de Raymond Lèvesque, que huit chansons ne représentent que fort partiellement. Mais, en regard du budget limité de ce projet qui n'aurait jamais vu le jour sans le soutien financier de généreux amis — parmi lesquels Jean-Pierre Ferland, Yvon Deschamps et Jean-Pierre Coallier —, chipoter sur la quantité serait bien mesquin.

De fait, la parution de nouveaux enregistrements de Fernand Robidoux, quel qu'en soit le nombre, suffit à justifier l'entreprise. Son vibrato de « crooner » absolument intact, l'homme chante d'une voix étonnamment sûre et défend les mélodies de Lèvesque, surtout les plus rythmées (*Vous êtes pour moi, Toujours plus vite*), avec une aisance remarquable.

Sobres, aussi efficaces qu'effacés, les arrangements de Michel Robidoux laissent toute la place qu'il faut aux vocalises du paternel. Seule l'imitation d'orgue de Barbarie dans *Bozo les culottes* gêne ostensiblement l'écoute.

Évidemment, Fernand Robidoux offre sa version de *Quand les hommes vivront d'amour*, l'hymne à la paix de Raymond Lèvesque. Chanson utilisée à toutes les sauces, interprétée aux dernières FrancoFolies par Renée Claude et par le duo impromptu Laurence Jalbert-Luc de Larochellière, cet équivalent québécois de l'*Imagine* de John Lennon trouve en Robidoux son porte-parole, sinon son porte-voix le plus chaleureux.

Alors qu'un vent guerrier souffle du Golfe, les airs de *Robidoux chante Lèvesque* viennent purifier l'atmosphère. Respirez ces chansons à pleins poumons. Elles valent tous les masques à gaz.



Les Grands Ballets Canadiens

KUDELKA

PROKOFIEV

3 BALLETS EN PREMIÈRE MONTRÉALAISE
Chorégraphie: James Kudelka
Musique: Serge Prokofiev • LES MARGINAUX • THE HEART OF THE MATTER • DÉSIR • 31 JANVIER, 1^{er} ET 2 FÉVRIER 1991, 20h

Oerlikon Aerospace

CERTIFICAT-PRIME
10\$ DE RABAIS!

Rabais accordé sur le prix courant des billets au parterre ou à la corbeille. Échangeable aux guichets de la PDA ou aux comptoirs ADMISSION. Ne s'applique qu'aux représentations de Kudelka/Prokofiev les 31 janvier, 1^{er} et 2 février 1991. Un seul certificat prime par billet.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

ACHATS • RÉSERVATIONS • INFO
ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595
Place des Arts 514 842-2112
ou à tous les comptoirs ADMISSION
Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 10\$. Frais de service

MUSIQUE CLASSIQUE

T.P.S. et Disques Compacts

Prix inchangés - T.P.S. incluse

Au CLUB COMPACT CLASSIQUE

5173, Côte-des-Neiges, 2e étage. Tél.: (514) 737-9483

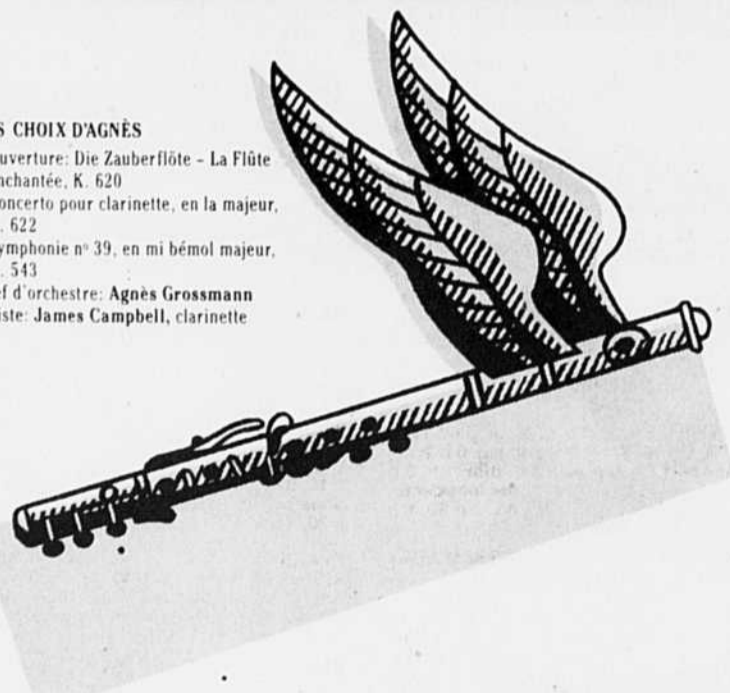
Côte-des-Neiges

1991 - L'année Mozart

LES CHOIX D'AGNÈS

- Ouverture: Die Zauberflöte - La Flûte enchantée, K. 620
- Concerto pour clarinette, en la majeur, K. 622
- Symphonie n° 39, en mi bémol majeur, K. 543

Chef d'orchestre: Agnès Grossmann
Soliste: James Campbell, clarinette



mozart

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNÈS GROSSMANN

Lundi 21 janvier 1991, 20h

COMPLÈT

Une invitation de Hydro-Québec

QUEBECOR INC.

gms 128

Journal de Montréal

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$.

5^e ANNIVERSAIRE

Les **JOIES** de la **musique**
SCOTT

PARSIFAL

de RICHARD WAGNER
deuxième acte, version de concert
avec

JESSYE NORMAN
Kundry

SIEGFRIED JERUSALEM
Parsifal

OSKAR HILLEBRANDT
Klingsor

FRANZ-PAUL DECKER
chef

Choeur de l'OSM - Iwan Edwards

Le 4 février à 19 h 30

Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts
Billets: 842-2112 - Prix: 20 \$, 30 \$, 50 \$

Orchestre symphonique de Montréal

en collaboration avec LE DEVOIR

CULTURE ET SOCIÉTÉ

CINEMA

(844-1793)— Le Théâtre du Rideau Vert présente « Le pain dur » de Paul Claudel, m. en s. Michèle Magny, du 22 jan. au 16 fév., mar. au ven. à 20h, sam. à 19h, et 21h, dim. à 15h.

VARIÉTÉS

AUDITORIUM CEGEP AHUNTSIC: 9155 St-Hubert, Montréal—Théâtre pour enfants: La nuit blanche de Barbe-Bleue, le 20 jan. à 14h.

SALLE ANDRÉ-MATHIEU: 475 boul. de l'Avenir, Laval (667-2040)— Les Grands Explorateurs présentent « La Floride, paradis des États-Unis » avec Michel Aubert, du 15 au 23 jan., lun. au mer. 20h, jeu. au sam. 19h et 21h 30, dim. 13h 30, 16h et 20h.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ARTES GALERIE D'ART: 102 ouest Laurier, Montréal (711-7211)— Œuvres de Barrette, Chemiak, Dussau, Foreman, Icarit Louis, Laperrière, Lemieux, Riopelle, Tapiés, et sculptures de Barrett, Pott, Rehm et Spénard.

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambroise, Montréal (935-1291)— Galerie Rouge: Violet Costello— Galerie Verte: Marie-Claude Tremblay, jusqu'à 2 fév., tous les jours.

EXPOSITIONS

ENCADREMENT IDÉE: 235 St-Paul O., Montréal (288-5820)— Œuvres d'artistes canadiens et américains— Également affiches, encadrement, laminage.

GALERIE MAXAM: 611 Richelieu, St-Marc-Sur-Richelieu (584-3377)— Œuvres d'artistes contemporains et traditionnels, en permanence, du mer. au dim. de 12h à 18h.

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: Cité du Havre, Montréal (873-2878)— « Giverny, le temps mauve » de Suzanne Giroux du 4 nov. au 27 jan.— « Disques et tourne-disques » Travaux récents de Raymond Gervais, du 4 nov. au 10 fév.— « Broken Music » exposition autour du disque, du 4 nov. au 10 fév., ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h.

les légendes et des plus grands écrits d'aventures, histoire des activités économiques du début du 19e siècle, la traite des fourrures, ouvert tous les jours.

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: Cité du Havre, Montréal (873-2878)— « Giverny, le temps mauve » de Suzanne Giroux du 4 nov. au 27 jan.— « Disques et tourne-disques » Travaux récents de Raymond Gervais, du 4 nov. au 10 fév.— « Broken Music » exposition autour du disque, du 4 nov. au 10 fév., ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h.

l'exposition tous les dim. à 14h 30, en semaine pour groupes sur réservations, le musée est ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h.

Bibliothèques

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE KIRKLAND: 17100 boul. Hymus, Kirkland (694-4100)— Exposition de la Guilde de tapisserie du Lakeshore, du 5 au 30 jan.

WEEK-END

SAMEDI

Dans le cadre de son programme de gérontologie, le Service de l'éducation des adultes du collège de Bois-de-Boulogne offre un cours aux adultes qui désirent travailler auprès des personnes âgées.

DIMANCHE

Le mercredi 23 janvier à 12h, déjeuner-causerie présenté par l'Association canadienne de l'informatique et la Fédération de l'informatique du Québec sous le thème: « A cœur ouvert sur l'organisation et méthodes » par M. Pierre-André Paré, i.c.a., à l'Hôtel Méridien, Grand Saal— Basilaire 1. Réserv. : Claire Douville au 628-0276 ou Diane McKay au 662-1420.

comme personne-ressource l'abbé Pierre Desroches, au Grand Séminaire de Montréal, 2065 rue Sherbrooke ouest. Inscr. : Diane Cantin au 931-7311.

DIMANCHE

Le mercredi 23 janvier à 12h, déjeuner-causerie présenté par l'Association canadienne de l'informatique et la Fédération de l'informatique du Québec sous le thème: « A cœur ouvert sur l'organisation et méthodes » par M. Pierre-André Paré, i.c.a., à l'Hôtel Méridien, Grand Saal— Basilaire 1. Réserv. : Claire Douville au 628-0276 ou Diane McKay au 662-1420.

Le dimanche 27 janvier de 9 h 30 à 17 h 30, séminaire intensif sur la croissance personnelle animé par Carole Fradette, psychothérapeute et sexologue. Réserv. : 389-1275.

Les conférences intitulées « La relation de couple : jeux et enjeux » de Mme Diane Dulude, psychologue, débutent le mercredi 30 janvier à 19 h 30, dans le cadre des Belles Soirées de l'Université de Montréal. Rens. : 343-6090.

Aujourd'hui à 14 h, conférence de Marc Gambino intitulée: « Comment dire oui à l'estime de soi ? », à l'Hôtel Maritime, 1155 rue Guy coin René-Lévesque. Entrée gratuite. Rens. : 737-3062.

Aujourd'hui à 11 h, M. Édouard Roy présente une conférence intitulée: « Lever les voiles de la culpabilité Judéo-Christienne », au 356 rue Sherbrooke est à Montréal. Rens. : 845-8022.

Aujourd'hui de 15 h à 17 h, CAMMAC, Musiciens amateurs du Canada, invite tous les chanteurs et instrumentalistes amateurs à une lecture à vue du Requiem de Mozart, dirigée par Douglas Knight, à la salle de l'église St. Matthias, 12 Church Hill à Westmount. Rens. : 352-7499.

La Fondation québécoise du cancer, 505 rue de Champlain, a besoin de bénévoles pour écrire des reçus à ses donateurs. Prière de communiquer au 527-2194.

Cours privés et spécialisés contre la peur de l'eau. Rens. : Ginette Déziel au 596-1805.

La télévision du samedi soir en un clin d'oeil

Table with 13 columns (18h00, 18h30, 19h00, 19h30, 20h00, 20h30, 21h00, 21h30, 22h00, 22h30, 23h00, 23h30, 00h00) and 13 rows of TV channel and program listings.

La télévision du dimanche soir en un clin d'oeil

Table with 13 columns (18h00, 18h30, 19h00, 19h30, 20h00, 20h30, 21h00, 21h30, 22h00, 22h30, 23h00, 23h30, 00h00) and 13 rows of TV channel and program listings.

FONDATION DES MALADIES DU COEUR DU QUÉBEC. La Fondation désire rendre hommage à la mémoire de tous ceux et celles qui lui ont laissé à leur décès des sommes destinées à poursuivre la lutte engagée contre les maladies cardiovasculaires.

Livres

le plaisir des

Remise des prix mardi Les hauts et les bas du Gouverneur général

Paule des Rivières

MARDI PROCHAIN, 14 écrivains canadiens recevront les plus importantes distinctions littéraires canadiennes pour un ouvrage, les prix du Gouverneur général. Mais une fois terminée la soirée de remise des prix et évaporé le doux moment de gloire, il est loin d'être certain que cette reconnaissance se traduira par des ventes mirobolantes aux caisses. Nous sommes loin du Goncourt.

Tellement que le Conseil des Arts s'est fait demander à plusieurs reprises l'an passé s'il faisait exprès pour éviter toute publicité autour des prix, « pour tenir ça mort ». Piqué, il a entrepris quelques modestes changements : ainsi, cette année, il devance de deux mois l'attribution des prix, qui aura lieu dans trois jours plutôt qu'en mars. Ce n'est pas encore le début décembre, alors que les lecteurs achètent massivement en prévision des Fêtes mais c'est un pas dans la bonne direction.

Le Conseil des Arts a également entrepris une petite campagne pour faire connaître les finalistes, dont les noms ont été dévoilés le 15 novembre à l'ouverture du Salon du Livre de Montréal. Mais, manque de pot, plusieurs librairies, fort occupées à ce moment avec la campagne anti-TSPS, avaient déjà placardé leurs espaces d'affiches anti-taxe et ils ont dû retourner les affiches du Conseil des Arts sur les finalistes.

Depuis trois ans, ces derniers reçoivent 10 000 \$. En 1959, les premiers lauréats du Conseil, André Giroux avec *Malgré tout la joie*, Félix-Antoine Savard pour son essai *Le Barchois et*, du côté anglais, Hugh McLennan avec *The Watch that ends the night* et Irving Layton pour *Red Carpet for the Sun* recevaient 1000 \$.

Depuis, le nombre de prix n'a cessé d'augmenter. En 1982, le Conseil scindait en deux le prix poésie-théâtre. Puis, en 1988, un prix pour la meilleure traduction était attribué dans chacune des langues et la littérature-jeunesse obtenait deux prix dans chaque langue, un pour le texte et un pour l'illustration.

Fernand Ouellette, trois fois récipiendaire du prix du Gouverneur général, chaque fois dans des catégories différentes, s'interroge sur le nombre de prix. « La quantité affaiblit la valeur », elle dilue », soupçonne-t-il. Et puis, ajoute-t-il, au Québec, il y a beaucoup d'autres prix qui sont accompagnés de bourses plus alléchantes.

Fernand Ouellette avait refusé son prix en 1971 parce que le pays était encore sous la loi des mesures de guerre qui avait conduit à l'emprisonnement de Gérard Godin et Gaston Miron.

« Mon refus était un geste plus moral que politique, un acte symbolique. Après le référendum, il n'y avait plus aucune raison de refuser le prix, puisque les Québécois avaient refusé l'indépendance ».

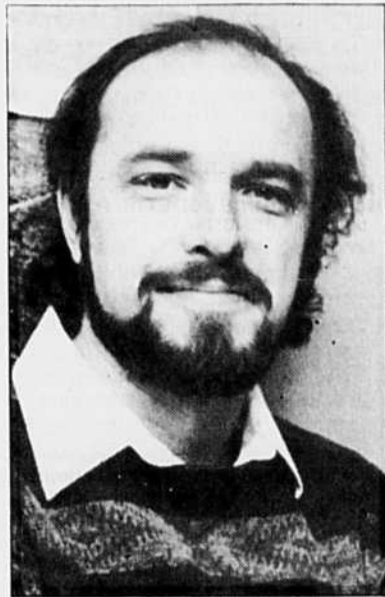
D'autres ont refusé le prix, Hubert Aquin en 1969 (*Trou de mémoire*) et Roland Giguère en 1974 (*La main en feu*). En 1975, Victor Lévy-Beaulieu, avait accepté son prix mais livré un véhément discours anti-colonialiste, contre l'institution du Gouverneur général. En 1982, Madeleine Ouellette-Michalska a demandé que le prix soit versé à trois organismes défendant « les principes d'autonomie et de liberté », soit l'Association des femmes autochtones du Québec, Amnesty Internationale et le Parti Québécois.

En 1987, Jean Larose recevait le prix dans la catégorie essai, pour *La petite noirceur*. Dès la parution de la liste des finalistes, l'ineffable *The Gazette* s'insurgeait contre la nomination d'un ouvrage dénonçant les anglophones. Aujourd'hui encore, le Conseil reçoit des lettres de citoyens enragés que l'on ait primé pareil ouvrage. La plupart du temps, cependant, les mécontents n'ont pas lu l'ouvrage en entier et ne savent pas que tout l'ouvrage emprunte un ton polémique, et pas seulement à l'endroit des anglophones.

Les Anglais ont fait moins de vague, encore qu'en 1969, Leonard Cohen a refusé son prix. Et l'an dernier, la critique s'est vigoureusement élevée contre l'absence dans la liste des finalistes de Mordecai Richler, pour son livre *Solomon Gursky Was Here*.

Ce dernier incident a amené le Conseil des Arts à publier, avec la liste des finalistes, un court commentaire du jury justifiant son choix. Ce commentaire sera lu publiquement mardi lors de la remise des prix.

Pour leur part, éditeurs et libraires sont partagés quant aux retombées d'un prix du Gouverneur général. « C'est très moyen », dit Yves Godin, acheteur chez Renaud-Bray sur Côte-des-Neiges. Souvent, dit-il, les auteurs honorés ne sont pas aussi connus que ceux, plus populaires, qui reçoivent le prix Air Canada ou le prix du grand public du Salon du livre de Montréal. Ceci dit, certains



Jean Larose : une controverse.



Madeleine Ouellette-Michalska : une distribution.



Fernand Ouellette : un refus en 1971.

éditeurs en profitent pour donner un second souffle au livre primé.

Boréal, selon M. Godin, est généralement la maison qui fait le plus d'efforts au lendemain de la remise des prix, en faisant des bandes « prix du gouverneur général » et en s'assurant que « leurs » auteurs obtiennent une visibilité médiatique. « Mais peu d'éditeurs québécois font des efforts », résume-t-il.

M. Godin répète que la librairie fait sa part et qu'elle place les ouvrages primés dans des cubes thématiques, bien en vue.

Certains croient que les prix sont décernés trop tard, alors que les livres ont déjà quitté les étals, et sont oubliés.

Chez Québec-Amérique, l'on croit au contraire qu'un prix permet de relancer un ouvrage qui s'essoufle. Ainsi, le roman *La Rage*, de Louis Hamelin, primé l'an dernier a refait surface trois mois après l'attribution du prix, en édition compact, et se vendant 10 \$ de moins que l'édition originale.

La Rage est le premier roman de Louis Hamelin. Et, si l'argent est toujours apprécié — l'auteur l'a utilisé pour voyager —, ce n'est pas l'essentiel.

« La reconnaissance de l'auteur crée une confiance nouvelle. C'est cela qui est déterminant », estime Louis Hamelin.

Jean Royer

JEAN-PAUL DAOUST est le poète d'un nouveau romantisme fin de siècle : sa mélancolie urbaine s'alimente aux excès du réel. Sa poésie évoque l'enfance, les voyages, l'Amérique, l'amour et son échec la solitude.

On connaît le personnage, dandy qui cultive sa personne et ses passions, barbare qui assume l'excès et ses provocations. Derrière cette figure de la fête et de la révolte perpétuelle se cache le poète d'un désespoir intime qui sait qu'il faut dépasser le réel dans l'amour ou l'écriture.

Il a publié, depuis 1976, 13 livres qui décrivent un univers homosexuel dans un décor urbain, qui se fondent sur des mythes contemporains pour « exagérer le réel ». Son plus récent titre, *Les Cendres bleues* (Écrits des Forges) est en nomination pour le prix du Gouverneur général. Cela est un événement en soi : c'est la consécration de tout un courant poétique « contre-culturel », peu reconnu par l'institution littéraire, qui n'a cessé pourtant de défier les codes de nos lieux communs à partir de la revue *Hobo Québec* dans les années 1970.

Les Cendres bleues est un poème épique de 2 000 vers racontant d'un seul souffle une histoire d'amour scandaleuse : celle d'un enfant de six ans et demi violé par un jeune homme de 20 ans. L'œuvre, qualifiée par l'auteur de « poème-policier », est autobiographique (comme tout poème) et se déploie comme un roman, avec une charge d'émotion contenue et dans une mise en forme littéraire éblouissante. Le génie de Jean-Paul Daoust est de faire coïncider les sentiments de l'enfant avec le regard de l'adulte qu'il est devenu. Le poème nous fait voir le douloureux apprentissage de la vie dans l'amour même, ou plutôt dans une passion dont l'amour contient sa mort.

« Je n'avais pas le choix de ne pas aborder ce sujet difficile, dit Jean-Paul Daoust. Chaque poète est confronté à son enfance, un jour ou l'autre. J'ai commencé par en faire un roman. J'en avais écrit 200 pages quand j'ai commencé à éliminer des

Jean-Paul Daoust Exagérer le réel

choses, des conversations, des descriptions. Je cherchais le condensé et c'est dans la forme du poème que je l'ai trouvé.

« La poésie est à la littérature ce que le champagne est à l'alcool et le parfum aux odeurs! Comme Louise Blouin l'écrit dans son anthologie des poètes des Écrits des Forges : les poèmes sont des vidéoclips.

« D'autre part, l'enfance fait partie du décor émotif et mental de la poésie. Il faut se la réapproprier, en refaire l'initiation. Même si cela fait mal et si on se brûle, on n'a pas le choix. L'enfance est à l'origine de la façon dont on voit le monde et on l'écrit. Pour un enfant, c'est la mise en place de ce qui va jouer dans sa vie.

« Moi, quand j'étais enfant, je rêvais de voyages en regardant les bateaux passer sur le Saint-Laurent. En même temps, je vivais des événements intérieurs comme la mort de mon père, que je relate dans mon recueil *Dimanche après-midi* (Forges, 1985). Finalement, j'ai eu une enfance concentrée où je devais négocier tout de suite avec les absolus.

« Je m'amusais à écrire sur des cailloux les mots que je savais. Je venais de commencer l'école et je me donnais mon propre dictionnaire. J'aimais les couleurs aussi, j'ai fait de la peinture. J'aimais la musique et j'aurais voulu apprendre le piano. Mais ce sont les mots qui ont pris le dessus. Comme un jeu qui devient vrai dans l'écriture. Un jeu dont on devient addict et dont on ne peut plus se passer.

« D'ailleurs, moi je pense qu'on trouve l'extase par l'excès. Je suis peut-être très américain dans ce sens-là. Je pourrais dire une phrase de Mae West : *Too much of everything is beautiful!* L'excès dans la vie, l'excès dans l'écriture comme dans tout! L'écriture, c'est une façon d'en remettre. Tu vis une émotion et si tu l'écris elle devient cent fois plus intéressante. Elle grossit, elle éclate, elle remplit l'univers.

« Je sais que le jeu peut devenir dangereux mais c'est le risque de l'artiste qui est happé par ce qu'il crée. Il n'a pas à se protéger. Il ne protège pas le lecteur non plus. Ce qui amène des choses nouvelles,



Jean-Paul Daoust

c'est un jeu qui étonne.

« L'impudeur amène aussi dans l'œuvre une sorte d'amoralité. Si une histoire est dans ma tête, c'est qu'elle fait partie du tissu social. Je me dis qu'il faut faire face au réel que j'ai vécu. C'est mon côté barbare. Je suis un Goth, un Wisigoth, un Hun quand j'arrive avec un texte comme *Les Cendres bleues* qui balait tout, qui installe une affaire épouvantable.

« Je suis conscient de la provocation. Évidemment, l'anecdote est scabreuse. En même temps, je me dis que c'est ce que j'ai vécu. C'est une histoire d'amour dont les personnages ont été changés. C'est Roméo et Juliette dans une autre version! J'ai amené ma version autobiographique mais elle rejoint tout le monde parce que tout le monde a aimé ou a envie d'aimer. Il y a un dénominateur commun et l'anecdote est secondaire. Celui qui ne l'a pas vécu peut quand même voir la beauté d'une histoire déchirante.

« *Les Cendres bleues* est aussi un hommage au génie du premier amour. Tu n'as pas le choix : le premier amour, c'est foudroyant, bouleversant, ça vient déchirer le voile

des apparences. Tu perds tes moyens, tu perds tout ton code. Ton univers éclate et tu vois qu'il y a autre chose. C'est ravageur et barbare, un premier amour. Ça l'est d'autant plus dans ce cas-ci. Que quelqu'un accepte ou refuse le premier amour, il en est marqué pour la vie.

« Les lecteurs qui ne pourraient pas supporter *Les Cendres bleues* sont ceux qui restent au niveau de l'anecdote. Il n'est jamais dit dans le poème que cette thématique doit être mise dans le corpus social! Moi, mon idée, c'est de laisser les enfants tranquilles. Ceci étant dit, ce n'est pas ce que j'ai vécu et je n'y peux rien. Mais jamais la recueille ne met cette situation de l'avant. Il n'en est pas question. Il s'agissait pour moi de raconter de la façon la plus honnête et la plus sincère possible une histoire qui a été vécue.

« D'autre part, amener l'homosexualité dans ma poésie, c'est une façon de me servir d'une marginalité comme d'une loupe grossissante pour regarder de quoi est fait le tissu social contemporain. C'est une façon de voir comment les gens vivent aujourd'hui. Par les codes avec lesquels on vit, peut-être qu'on le voit moins bien, tandis que dans le milieu homosexuel tu vois un peu mieux les rapports amoureux et sociaux. La vision est moins diluée dans le monde homosexuel. Cela devient un matériau d'écrivain. Cela lui amène beaucoup d'information, qu'elle soit sociale, mentale ou sentimentale.

« Dans mon cas, je n'ai pas le choix non plus. Mais au lieu que je sois assommé par l'homosexualité, elle m'est un matériau d'écriture. Chaque poète a son enfance comme matériau d'écriture, moi, j'ai aussi l'homosexualité, qui en rajoute. C'est un matériau dont je me sers et qui ne m'achève pas. Il faut évidemment de l'impudeur pour écrire. Mais refuser son homosexualité, comme refuser son enfance, ce serait se condamner à un blocage. En assumant mon homosexualité, en la regardant, en l'intégrant dans mon écriture, je peux amener ma version de ce qui se passe dans les années 90, en ce qui concerne les rapports humains et amoureux ».

Contes de la Russie ordinaire

ROMANES DE VILLE

Youri Miloslavski

Actes Sud, 1990, 224 pages.

Christian Mistral

CHARLES BUKOWSKI, dévalant sur les fesses une pente abrupte de San Francisco, se faisait la réflexion que la vie n'est au fond qu'un grand vagin puant. Fort bien. Qu'attendre d'autre de San Francisco et, bien entendu, de Bukowski? Mais si ce point de vue procédait d'une fibre plus universelle? Où s'en va-t-on avec ces skis? En ligne parabolique jusqu'à l'autre bout du monde, jusqu'à Youri Miloslavski, vis-à-vis du sus-nommé.

Né en 1946 à Kharkov, il a quitté l'URSS en 1973 et vit désormais à Jérusalem. Amateur d'une émission de radio à destination de son pays natal, il collabore à diverses revues russes en exil. Jusqu'à maintenant, ses nouvelles étaient à peu de choses près inédites en français; c'est donc

un écrivain qu'on découvre grâce au flair d'Hubert Nyssen, la généreuse âme d'Actes Sud.

Miloslavski nouvelliste met en scène toute une frange fangeuse de la population russe, celle des desperados des bas-fonds, des ivrognes, des truands, des violeurs, un monde que le communisme a toujours pudiquement voilé, voire carrément nié. Une misère humaine, physique et morale d'une innommable violence. Fascinante parce qu'elle est l'écho de la guerre que se livrent toutes les tribus de la terre, y compris et en particulier celles qui tiennent le cœur des villes américaines. Ce que Nyssen appelle avec beaucoup de finesse « le troublant unisson de la délinquance internationale ».

Dans cette cour des miracles, dans cet enfer des ruelles de Kharkov, Miloslavski débusque ses personnages, des hères rescapés de la guerre, étourdis par le sang, jetés hors des prisons par l'amnistie stali-

nienne. *Romanes de ville* est plus qu'un recueil de nouvelles, c'est un entier composé de durs éclats.

Prenez la courte saga des Vouliar : l'ainé a été fusillé pour cannibalisme ou seulement condamné aux travaux forcés dans les mines d'uranium, on ne sait trop. Le cadet se met devant le café Ogoniok et taxe les clients. Ceux qui refusent de payer se ramassent un terrible coup sous l'oreille : « Ça fait deux grosses bosses brunes sur la mâchoire et on saignait par les oreilles, ça faisait mal, ouille, ouille, ouille! »

Le troisième frère vit chez sa mère, Ninka la putain, qui peut coucher avec deux mecs à la fois, et même plus. À 38 ans, elle est belle, gentille et gaie. Trouvant son fils soûl, Ninka : « Couillon, t'as avalé tout le pinard ! il restait la moitié d'une bouteille ! »

« J'avais te couper les nichons et te les accrocher aux oreilles, a répondu

Vouliar en riant. Tiens, voilà vingt-cinq roubles, file à l'épicerie ! »

Quand, ayant violé sa maman, le jeune Vouliar échappe de justesse à la peine de mort, la beauté de Ninka s'évapore. « Un ongle pourri sortait de sa pantoufle trouée ».

« Elle se ronge, disait oncle Volodia qui aimait la justice. »

Elle ne se rongait pas du tout. Simplement, son temps était venu. Un temps était fini, un autre commençait. Pour Ninka il n'y avait ni châtiment, ni récompense. Mais elle avait fait cinq mômes, satisfait mille mecs, bu des tonnes de vin, fumé peut-être un million de « Prima » : c'était assez, non ?

Voilà en quels termes nous interpellent Youri Miloslavski : que ceux qui ont des oreilles se les débouchent. Jadore, et c'est gaillardement traduit, sans les habituels abus d'argot rigolo, par Luba Jurgenson.

**L'Oiseau de feu, tome 2.A
LE RECYCLAGE D'ADAKHAN**
Jacques Brossard
36,00\$

Adakhan Demuthsen, maître forgeron, s'efforce avec acharnement de percer les secrets du pouvoir et du savoir des dirigeants qui le manipulent. Pour suivre sa quête de connaissance au sein de la ville souterraine, il fait l'apprentissage d'une autre vie, encore plus troublante que celle qu'il avait connue sur terre.

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à : Leméac Éditeur inc., 4575 boul. Saint-Laurent, bureau 902, Montréal, H2Z 2T7. Tél. (514) 848-1996 - Fax (514) 848-9906

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

estuaire C.P. 337, succ. Outremont
Montréal H2V 4N1

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire

• Nature du prix
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2 000 \$ des Terrasses Saint-Sulpice.

• Origine
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une oeuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.

• Les finalistes
Geneviève Amyot,
Corps d'atelier
(Le Noroît)
Hugues Corriveau,
Ce qui importe
(Les Herbes Rouges)
Michael Delisle,
Chose vocale
(Les Herbes Rouges)
Louise Desjardins,
La 2e avenue
(Le Noroît)
Denis Vanier,
Les stars du rodéo
(Les Écrits des Forges)

Abonnement pour quatre (4) numéros 18 \$
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$
Abonnement régulier 20 \$
Abonnement pour institutions 30 \$
Abonnement à l'étranger 35 \$
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$

Nom.....
Adresse.....
Code.....
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

• La remise du prix se fera le 30 janvier 1991 à 17h aux Terrasses Saint-Sulpice, 1680, rue St-Denis, Montréal.

**Poumon qui respire
Cigarette qui expire**

PROFESSION: CONSULTANT
ROBERT LESCARBEAU - MAURICE PAYETTE - YVES ST-ARNAUD

Après quinze ans de pratique en consultation et de formation de consultants professionnels, les trois auteurs proposent ici un guide d'intervention sachant allier la théorie et la pratique.

340 pages (15 x 23) - ISBN: 2-7608-1639-1 - 32 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Diffusion gacéan morin éditeur Tel. (514) 449-2369 - Téléc. (514) 449-1096

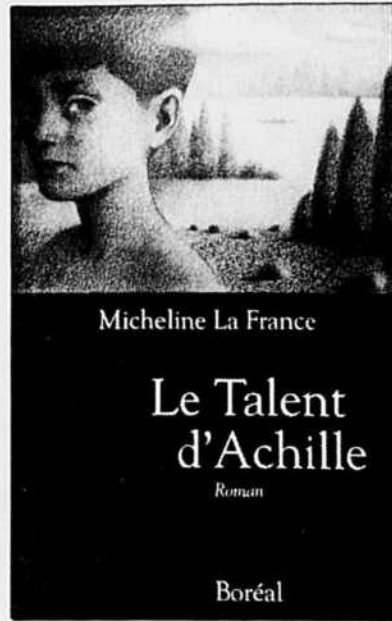
Micheline La France et Gilbert Choquette

Voyages chez les héros grecs

Jean BASILE
Lectures
▲ québécoises

L'INCESTE est un domaine fascinant en psychologie, outre qu'il est un des motifs les plus troublants de la tragédie grecque. Aussi, avant de commenter le dernier roman de Gilbert Choquette, un écrivain de tradition, commençons par celui de Micheline La France, *Le Talent d'Achille*, qui traite de la question. MICHELINE LA FRANCE met d'emblée cartes sur table. Quand elle nomme ses personnages Achille, Ariane, Hélène, Hippolyte, on voit où elle veut en venir. Quand elle rajoute des mensonges à des meurtres, quand elle évoque les sciences magiques ou qu'elle désigne la beauté comme le seul but honorable dans une existence humaine, quand elle fait dire à une de ses héroïnes : « Mon frère avait le pouvoir de faire surgir du néant l'horreur », on en est tout à fait sûr. Cédant à la mode des cothurnes et des chlamydes, elle a voulu écrire un drame à l'antique avec ses cris et ses excès, sans oublier tout son pathos psychologique, notamment celui de l'inceste frère-soeur, assez répandu, et dont les modèles contemporains sont *Les Enfants terribles* de Cocteau et tous ses héros néo-grecs dont le cri de guerre est, effectivement : « quelle horreur ! ».

Malheureusement, l'écrivain n'a pas les moyens de ses ambitions et la tragédie grecque reste en Attique avec son miel et ses boucs. Le roman de Micheline La France se passe bel et bien à Montréal, dans une grande maison bourgeoise du square Saint-Louis, de nos jours, ainsi qu'au bord



d'un lac, sans doute dans les Cantons de l'est. D'ailleurs, appeler ce livre un roman serait abusif. En fait, il s'agit d'une suite de souvenirs en flash back au sujet d'un certain Achille qui vient de mourir d'un cancer et dont ses frères et sœurs tentent de ressusciter l'image. Chacun s'y met à sa façon. Il y a donc plusieurs Achille puisque personne ne voit les choses de la même manière. Ce truc littéraire, archi-connu et archi-usé, est insupportable. Généralement, ça veut dire que l'écrivain n'a pas circonscrit son sujet et que, par conséquent, il ne peut pas en parler avec clarté.

Il faut d'abord supporter les niaiseries familiales habituelles, d'une psychologie assez primaire. C'est ainsi qu'on apprend que le petit Achille a été jaloux d'Hippolyte et d'Hélène, des jumeaux, quand ils sont nés. On apprend également qu'il

joue du violon et qu'il est moins doué pour l'interprétation que pour la composition. En réalité, le noeud de l'action est Ariane, la soeur aînée d'Achille, les autres n'étant que des comparses. Là, Micheline La France y va de son petit effet. D'abord, Ariane est la perle de la famille, celle qui sait tout et comprend tout. En fait, elle n'a pas tout à fait sa tête et il lui en manque des grands bouts. Voilà pourquoi elle s'appelle Ariane, celle du fil et du labyrinthe. C'est à de tels détails subtils qu'on pèse la finesse des écrivains cherchant l'inspiration dans le mythe grec.

Micheline La France s'est donné beaucoup de mal pour tricoter son livre. On admet volontiers qu'il a été écrit avec sérieux, quoique dans une langue terne avec des ignorances étranges, concernant l'emploi du ceci et du cela, par exemple. De même, elle a « typé » ses personnages comme on l'apprend à l'école, en s'inspirant très vaguement de ses modèles antiques. C'est très naïf et pas méchant.

Son erreur, réductrice, est d'avoir emprunté à trop de genres sans réussir à les harmoniser, si bien que rien n'a de consistance. Sommes-nous dans la réalité ou le fantasme ? On ne sait pas. Ainsi, on veut bien croire qu'une petite fille jalouse de son père, le pousse à se noyer dans un lac tout en en accusant son frère, quoique cela ne soit pas très convaincant quand même. Il est plus difficile de se faire à l'idée que le jeune Achille couche avec sa soeur, et que cette dernière tue l'enfant de ses propres mains. L'histoire de Micheline La France est compliquée de banal à l'extravagance sans qu'on y croie parce que le passage de la psychologie des profondeurs contemporaines au drame grec ne se fait pas.



GILBERT CHOQUETTE continue sa carrière de romancier qui n'a jamais vraiment percé le mur du son mais qui est, sans conteste, parmi les plus stables et les plus honnêtes de la littérature québécoise. *Une Affaire de vol*, son dernier roman, est aussi net que les précédents. C'est du bon style, de l'ouvrage bien fait avec, comme souvent, un je ne sais quoi d'astringent. En tous cas, Gilbert Choquette ne se laisse pas influencer par les modes. Il écrit comme il l'entend.

Le sujet de ce livre ne manque pas de piquant. C'est l'histoire d'une femme de la grande bourgeoisie montréalaise. Pour passer le temps, entre un âge qui la tourmente et un mari qui ne s'intéresse plus à elle, elle s'occupe d'art. Elle entretient aussi une liaison avec un esthète d'un certain âge. Mais on peut tromper son mari sans grand enthousiasme et

c'est ce qui arrive à Marthe, l'héroïne de ce roman.

S'occuper d'art est très louable et, généralement sans danger, sauf quand on rencontre des artistes en chair et en os. Marthe rencontrera Thomas, un vagabond de l'ouest qui s'est installé à Québec où il tente de survivre vendant ses oeuvres rue du Trésor. Coup de foudre ! Au fond, c'est l'éternelle histoire des Phèdre et des Hippolyte, sauf que Gilbert Choquette, prudent, ne s'y risque pas. Il préfère parler du heurt des mondes, le riche et le pauvre, le conventionnel et le bohème. Il préfère la critique sociale et la subtilité psychologique. Le jeune artiste et la brave bourgeoise s'aimeront, chacun à leur façon. Lui, il inventera des drôles de façon pour lui témoigner ses sentiments. Elle est persuadée du génie de Thomas. Elle fait tout pour l'imposer dans son monde qui a de l'argent et qui, par conséquent, peut acheter des tableaux quoiqu'on y préfère, généralement, Fortin à l'art conceptuel. Mais la jeunesse est la jeunesse. Marthe s'en apercevra quand elle présentera sa propre fille, Laurence, qui habite Québec, au beau Thomas.

Une Affaire de vol est un roman du trouble amoureux. Au début, quand Marthe arrive au château Frontenac pour y voir son vieil amant, on a l'impression que Gilbert Choquette, profitant de ce lieu merveilleux et démodé, va se lancer dans un roman gothique nouvelle manière, et que ça va être ringard et merveilleux. Le personnage de Thomas, tortueux et tourmenté à souhait, le permettait. Mais Gilbert Choquette se dérobe. Ça retombe dans le roman psychologique traditionnel. D'ailleurs tout finit bien

parce que l'amour sauve tout et que la réussite rend les artistes heureux.

Le Talent d'Achille, Micheline La France, roman, 224 pages, Boréal, Montréal, 1990.
Une Affaire de vol, Gilbert Choquette, roman, 124 pages, l'Hexagone, Montréal, 1990.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

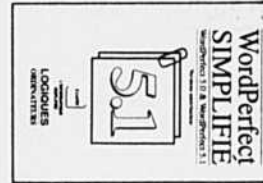
LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.



168 p. relecture spirale 14,95\$



112 p. relecture spirale 18,95\$



120 p. relecture spirale 18,95\$



184 p. relecture spirale 18,95\$



128 p. relecture spirale 18,95\$



180 p. relecture spirale 18,95\$



121 p. relecture spirale 16,95\$



150 p. relecture spirale 19,95\$



176 p. relecture spirale 19,95\$

Geneviève Amyot

Toutes tendresses tourmentées

Jean ROYER
▲ Poésies

CORPS D'ATELIER
Poèmes de Geneviève Amyot
Neuf tableaux de Michel Pelchat
Éditions du Noroît, 96 pages.

GENEVIÈVE AMYOT élabore depuis 15 ans une oeuvre unique de poète et de romancière. Son plus récent titre, *Corps d'atelier*, m'apparaît comme l'épure d'une oeuvre qui s'impose au sommet de ce qu'on a appelé « la poésie du corps ».

« Il faudra revisiter encore et si ardemment les paragraphes de l'amour et du poème », nous suggère *Dans la pitié des chairs* (Noroît, 1982). Toute l'oeuvre est fidèle à cette équation de l'inédit. L'écriture de Geneviève Amyot traverse les mots « désir » et « douleur » comme des noeuds de clarté. Elle dessine les ponts entre les mots « corps » et « tendresse », entre le sensitif et l'émotif. S'il est un « corps habitable », c'est bien celui qui s'écrit dans les livres de Geneviève Amyot.

Si son plus récent titre, *Corps d'atelier*, se retrouve présentement finaliste pour deux prix, soit le prix du Gouverneur général et le prix Estuaire-Terrasse Saint-Sulpice, ce n'est certes pas un hasard. Depuis *La mort était extravagante* (1975) et *Dans la pitié des chairs* (1982), sa poésie publiée au Noroît, et depuis *L'Absent aigu* (1976), *Journal de l'année passée* (1978) ainsi que *Petites fins du monde* (1988), ses romans et récits parus chez VLB, Geneviève Amyot a pris une place à part, au premier rang de nos écrivains.

Elle écrit dans la plus stricte intimité, loin des modes et des clans, loin des remous de l'institution littéraire, des livres qui bouleversent nos habitudes de lecture. L'écrivain ne joue pas à quelque personnage médiatique et force l'émotion littéraire par des oeuvres qui s'imposent comme des expériences de vie intérieure.

Son propos ? L'émotion de vivre. Comme on pourrait dire : « un mot dans la gorge » ou « du coeur au ventre ». L'apprentissage émotif à partir des rapports à l'autre (amant, enfant, mère, soeur), la naissance à l'amour et au monde, la façon d'habiter un corps de mère puis le sien, les tourments de la tendresse et de la passion, la conquête de soi et de la beauté à partir des rituels de la mémoire : voilà tout l'univers en gestation dans des livres qu'on n'oublie pas.

Dans la pitié des chairs concernait la maternité et la création, le don du corps et l'abandon aux mots. *Corps d'atelier* fait le chemin inverse : il s'agit de reconstruire le corps de la femme-mère à partir du manque originel. Il s'agit ici d'identifier le corps des émotions à partir du noir originel d'une femme mythique qui peut tout

aussi bien être la mère de la narratrice que cette dernière devenant mère.

Le mythe en cause dans ce livre est celui de la fécondité, c'est-à-dire de la continuité des sentiments et des sensations. En quelque sorte, Geneviève Amyot recompose le corps amoureux de la femme contre toutes douleurs et en « toutes tendresses tourmentées ». Elle reforme l'image du corps féminin atomisé par le surréalisme d'association d'Eluard et de Breton (peut-on relire aujourd'hui « L'union libre » dans l'extase ou l'insignifiance ?). Par exemple, le sein dont parle Geneviève Amyot n'est pas celui dont les poèmes d'amour mâle ont fait un objet. Ce sein appartient d'abord à la femme, à son corps réel autant que symbolique et mythique, à son sentiment d'être femme et de se penser en relation avec l'autre et le monde.

Cette femme évoquée dans les poèmes de Geneviève Amyot, cette femme sans bouche pour crier et sans mains pour caresser, puis sans yeux pour voir et sans jambes pour aller vers l'autre, cette femme de la fécondation sans les sens et les gestes, cette femme de chair voudra retrouver sa façon de naître à elle-même et aux autres qui continuent sa vie. Elle cherche à recoller les morceaux d'un corps de mémoire : « Il m'a fallu longtemps pleurer / leur silence pour reconnaître enfin / le goût précis de ce manque originel ».

Corps d'atelier a été défini par son auteur, dans un entretien à Nuit blanche, comme le livre d'une « descente aux enfers, très douloureuse ». À la page 25 de son livre, elle écrit : « douleur par trop familière ma seule / mémoire et j'y réside diluée depuis / toujours au flou d'une détresse noire / Sans image / Ou presque / Seul un goût / Une saveur amère qui me navre / au moindre obscur indice ».

L'écriture de ce livre se fait à contre-douleur, si l'on peut dire. Les mots un à un effacent des manques affectifs. La narratrice se retrouve « seule au noir intolérable de vos absences » (p. 94) mais, ajoute-t-elle, « Les poèmes aussi ont des pouvoirs quand on sait s'y prendre » (p. 61). Et voici qu'elle confie sa désespérance au secret de « boîtes singulières » qui ressemblent à des livres où la mémoire laisse reposer son inventaire : « Alors j'enlevais un peu mes bras / je les déposais comme un poids / pour fouler les textes dans les boîtes / Au bas des Pcorps / Dans ces sortes de tombes tenant / lieu de corps » (p. 73).

Précisons ici que ce livre de Geneviève Amyot s'est écrit à partir de tableaux du peintre Michel Pelchat. Un récit poétique s'est élaboré jusqu'à devenir une oeuvre autonome. De sorte que les tableaux de Pelchat se regardent, dans le beau livre édité au Noroît, comme des miroirs du texte.

Écrit contre le mal-être et pour « donner chair à (la) mémoire », par celle qui avoue savoir « presque tout je t'assure de l'absence de la honte et

de la déraison » (p. 50), *Corps d'atelier* se lit comme une prose découpée en vers, comme des poèmes qui, en fait, composent le récit d'une douleur.

Les textes de Geneviève Amyot ont toujours refusé les modèles traditionnels. Ils s'inventent à chaque livre avec une force étonnante. L'humour et la dérision accompagnent parfois le sentiment tragique de la vie qui domine ces textes aussi déroutants qu'ont pu l'être ceux de Rimbaud, de Réjean Ducharme ou de Clarice Lispector. Car voilà bien la famille de Geneviève Amyot, s'il faut lui donner quelque parenté littéraire. Mais ajoutons que ces textes de désespoir et de tendresse tout à la fois restent remarquables dans leur originalité propre, en ce qu'ils évoquent au coeur même du langage l'oeuf de la solitude absolue — douleur éclatée d'une croyance charnelle inévitable.

Parmi les récentes parutions en poésie, notons tout de suite quelques titres intéressants dont nous pourrions reparler dans de prochaines chroniques : *Neurones fragmentés* de Louis Cornellier (Écrits des Forges), *La 2e Avenue* de Louise Desjardins (Noroît), *L'Échelle des êtres* de Renaud Longchamps (VLB), *La Septième chute* de Serge Patrice Thibodeau (Éditions d'Acadie), *Notes et paysages* de Louise Warren (Remue-Ménage). Rappelons que cette dernière rencontrera le public dimanche après-midi à la Librairie Gallimard, boulevard Saint-Laurent.

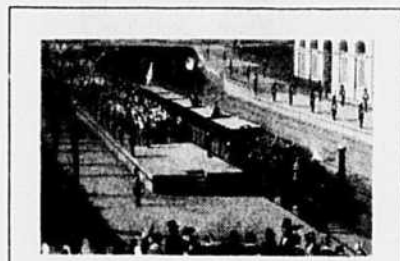
Notons aussi dans la collection de poche « Poésie / Gallimard », la parution de trois nouveaux titres : *Les Chansons de Bilis* de Pierre Louys (1870-1925), *Le Contre-Ciel* de René Daumal (1908-1944), *Le Seul Le Sable. Poésies complètes 1943-1988* d'Edmond Jabès (1912-1990).

On sait que Jabès est mort le 2 janvier. Maître spirituel de toute une génération d'écrivains français, il a élaboré une oeuvre méditative de récits philosophiques et d'aphorismes qui posent les questions et ressemblances de la condition de juif et d'écrivain. Le mythe du Livre fonde toute sa recherche. D'abord poète influencé par le surréalisme et par Max Jacob, il publiera un seul livre de poèmes : *Je bâtis ma demeure* (1959), avant d'entreprendre ses méditations « spirituelles » du « Livre des Questions ». La poésie reviendra dans l'oeuvre de Jabès avec *Récit et La Mémoire et la Main* (1980) puis *L'Appel*, texte écrit entre 1985 et 1988. Ce sont ces suites, ajoutées par Gallimard à son premier livre paru en 1959, qui constituent l'édition de poche intitulée *Le Seul Le Sable*, dernière publication d'Edmond Jabès.

Le dernier poème écrit par Jabès en 1988 nous avait prévenu : « Cherche mon nom dans les anthologies / Tu le trouveras et ne le trouveras pas / (...) Qu'importe. Ai-je jamais eu un nom ? / Aussi, quand je mourrai, ne cherche pas / mon nom dans les cimetières / ni ailleurs. / Et cesse de tourmenter, aujourd'hui, celui / qui ne peut répondre à l'appel ».

Sur les rails

HISTOIRE DES VOYAGES EN TRAIN
Wolfgang Schivelbusch
Traduit de l'allemand par Jean-François Boutout
Paris, Le Promeneur, 1990, 264 pages
André Girard



Wolfgang Schivelbusch
Histoire des voyages en train

AU DÉBUT DU XIX^e siècle, la diligence assurait les déplacements par voie de terre. Cette forme de circulation s'inscrivait dans le paysage, à même les aspérités du sol. Dans le centre des villes étaient situés les locaux de départ, les relais de poste. *Hôtel de la Poste* : le nom de l'auberge attenante. Les voyageurs de la diligence formaient une société qui s'entretenait, qui conversait. Et se quittait à regret, les voyages étant toujours trop courts. L'état de fatigue des chevaux était mesure de distance.

Il y avait quelques voies ferrées, aux abords de mines de charbon ; appendices qui ne servaient qu'au transport du charbon. Les wagons étaient tirés par des chevaux, puis de plus en plus par des machines à vapeur. Devenues locomotives, tirant des voitures à cheval montées sur rails — le train entra en gare. Le trajet s'est paisiblement déroulé, « si paisiblement déroulé qu'un voyageur peut lire son journal dans un confort parfait ». Durant les voyages en train, la lecture est devenue la principale occupation.

Les compartiments ne sont accessibles que de l'extérieur, par les portes de côté. La vue de la fenêtre du compartiment permet de saisir une suite de scènes, une *mise-en-scène* produite par le mouvement rapide du train. « La vapeur, ce puissant machiniste, dévore un espace de quinze milles à l'heure et entraîne les coulisses et les décors avec elle ; elle transforme à chaque instant le point de vue, elle confronte le voyageur avec (...) des entractes burlesques, avec des fleurs qui apparaissent comme des feux d'artifice... »

Mais d'un compartiment à l'autre, nul ne se voit ni ne s'entend. Le bruit des roues en train de tourner couvre tous les autres bruits. Le compartiment devient une nouvelle scène du crime qui fascine l'imagination du XIX^e siècle. « Lorsque le train s'ar-

rête ensuite conformément à l'indicateur, le contrôleur peut découvrir un champ de bataille à la place d'un wagon de deuxième classe. Nous n'exagérons pas. »

Le lieu commun, au début du siècle précédent, utilisé pour décrire l'irruption du chemin de fer dans le paysage : « destruction de l'espace et du temps ». Le trajet est « une série de petites secousses qui se succèdent rapidement ». *L'Histoire des voyages en train* analyse les diverses composantes de ce nouvel univers. Innovation technologique majeure, la machine ferroviaire a radicalement changé les rapports au temps et à l'espace.

Wolfgang Schivelbusch montre les réactions d'une époque et ses changements de mentalités. Citant abondamment récits de voyage, rapports médicaux — pathologiques et psychiatriques — et journaux, il relate les craintes et fascinations, les angoisses et les heures agréables. Angoisse de manquer le dernier express, « le train qui part ponctuellement et sans pitié ». Ou bonheur d'être seul dans un compartiment, « les roues tournaient infatigablement, accompagnées d'un bruit uniforme semblable à la résonance d'un orgue majestueux... » Un très agréable voyage.

LES LIBRAIRIES Flammarion

Nous recherchons des personnes intéressées et expérimentées pour les postes suivants :

- Assistant(e)-gérant(e)
- Libraire
- Préposé(e) à la réception-expédition

Si vous désirez vous joindre à une équipe dynamique, veuillez faire parvenir votre c.v. à :

Les librairies FLAMMARION Itée
Service du personnel
a/s Lisette Poissant
375, avenue Laurier Ouest
Montréal (Québec)
H2V 2K3
Tél.: 277-8807

L le plaisir des livres

Yves NAVARRE

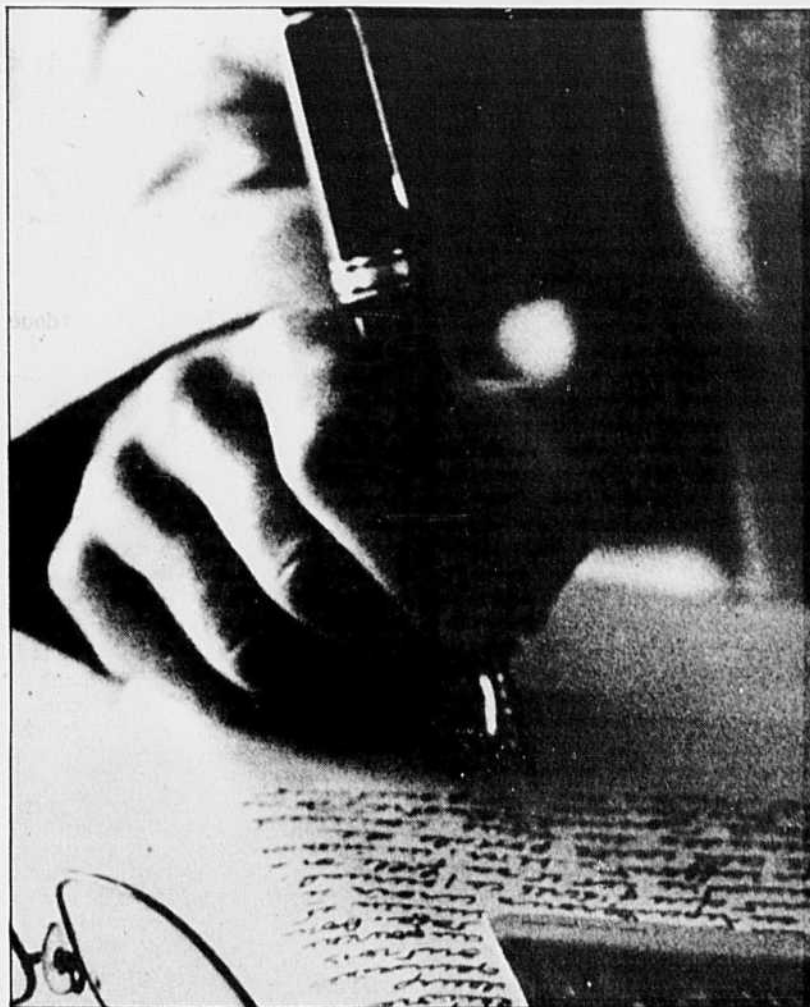
La vie dans l'âme

Carnet 18

RUE MARIE-ANNE EST. Le ventre de Clara. Même et surtout les plus proches, celles-là et ceux-là qui lui avaient souvent dit « tu peux m'appeler vingt-quatre heures sur vingt-quatre » ou, « compte sur moi » ou encore, « les amis sont là pour ça ». Le pire moment était venu. Elle éprouvait du réconfort à se dire qu'elle ne ferait signe à personne, même et surtout aux plus proches. Elle ferait ça toute seule. C'en était trop de par le monde. Le printemps jamais ne reviendrait. Elle ne voulait plus revoir de ces beaux jours, pieds nus dans des sandales, chemisier blanc, coups de vent dans la jupe légère, cheveux décoiffés. Jamais Clara n'avait pu saisir de prime abord les autres dans leur altérité plutôt que dans ses réactions subjectives à leur égard; ainsi, son consul aux réponses inappropriées, en voulant de primesaut, alors qu'il s'agit de surdité de l'autre, c'est présumer un peu vite, et se faire à soi-même un mal qui n'a pas de raison d'être; ainsi, plutôt que de rompre vivement, apaiser par une plus patiente écoute de propos de l'autre, aimé, ami, compagnon, compagnon, prendre le temps des propos agaçants et amicaux, pouvoir le geste qui dénoue et laisse l'autre à sa liberté d'opinions et de maladresse. À chaque fois, Clara avait tranché, ce serait pour une prochaine fois puisque le phénomène invariablement se répétait, raison de plus pour en faire désormais l'économie. Ainsi, Clara s'était-elle

retrouvée isolée au point de penser « même et surtout les plus proches » et envisager de se supprimer sans prévenir personne. Parce qu'elle ne supportait pas le crépitement de la pluie sur le toit, l'ordre de sa table de travail, la médiocrité de ses croquis de chapeaux puis, sept mois, le départ de Roch; parce qu'elle n'aimait plus le carrelage vert de l'escalier de ce 2 1/2 de Marie-Anne est, plein nord, jamais de soleil, même l'été, au couchant. Elle ferme les yeux : elle voit Roch et son regard orphelin, sa manière malicieuse de citer Supervielle quand il venait de dire une bêtise, pardon pour les balles perdues; son air mutin lorsqu'il affirmait toutes sortes de plus jamais mais ou de qui peut le plus peut le plus; sa joie lorsqu'il avait tenu à ce qu'elle le photographiât rue Sainte-Catherine presque en face du Ouimétoscope, devant la boutique Le spécialiste des échecs; la gravité de sa voix lorsqu'il lisait ses poèmes auxquels il ne croyait pas comme pour prouver qu'il travaillait même s'il ne faisait rien, « je vis aux crochets de tes chapeaux »; l'habitude qu'il avait d'aller toujours prendre une douche, été comme hiver, dès qu'elle commençait à douter de lui et il le sentait, sa nudité rappelait à l'ordre du charme et de l'étreinte; la douleur de sa peau et l'émerveillement de l'écartèlement quand on se donne encore un temps, l'amour est toujours à l'essai sinon il n'est plus. Clara ouvre les yeux. La bouillie de pilules est prête. Clara a pilonné le tout dans un mortier. Elle a même ajouté un peu de sirop d'érable de chez sa mère, là-bas, à l'est, non loin du fleuve. Clara écoute la ville. Elle aime cette ville que sa famille feint d'ignorer. Elle la porte en elle, au plus profond de son ventre, un point, puis le fleuve, l'estuaire et la haute mer quand on doute de tout. Elle est enceinte de cette ville, rêve ébauché. Elle en aime les hurlements des ambulances, le faisceau lumineux

qui balaye le ciel, le vrombissement des avions si tard le soir ou trop tôt le matin, le crissement des pas dans la neige, même la slotche quand elle vient, et les terrains vagues, les gratte-ciel, la croix de lumière en haut du Mont-Royal, comme une cicatrice dans la nuit, les inscriptions murales, les briques lépreuses, les miroirs des façades de verre, les pierres grises et carrées des bâtiments de la Vieille Ville, jusqu'aux entrepôts qui cachent la vue du port et les bateaux que, parfois, elle entrevoit. De Roch elle a conservé un seul poème qu'il lui avait dédié la veille de leur séparation, ce texte-même qui lui avait fait décider de trancher et de profiter de la fin de semaine que le « chum » passerait chez ses parents à Sainte-Foy pour carrément changer d'appartement, choisir le premier local venu, rue Marie-Anne est, escalier vert, quatrième étage. Le poème est épinglé au mur, entre deux affiches de cinéma, Les ailes du désir, Wenders, et À corps perdu, Pool. Clara le lit à voix haute :
*Maudit soit le jour
Où je n'aurai plus la force
De dire
Non
Non à l'oubli confondu avec le pardon.
Maudits soient celles et ceux qui se penchent
Pour plus encore vous écarter.
Les mouettes sont arrivées
Elles donnent l'alerte
La ville est un port
Le fleuve précipite
Maudits soient ceux qui ont tué en eaux
L'enfant de tous les ciels.*
Lui, enfant de tous les ciels ? Pour qui se prenait-il ? ce poème n'avait-il



pas été écrit par commande et pour plaire comme à une sortie de douche, la remontée de l'estuaire ? Clara, sept mois plus tard, sait et admet que Roch la copiait et qu'elle aimait qu'il lui ressemblât. Cette confusion lui a fait prendre la décision de partir sans laisser d'adresse, plaisir de l'imaginer planté devant la porte de ce qui avait été leur logement avec, pour seule

fortune, d'autres poèmes à écrire. Bien sûr il avait essayé de la revoir. Bien sûr elle avait tout fait pour l'éviter. Mais ça n'avait été qu'un jeu auxquels ils voulaient perdre tant ils tenaient à l'idée que leur ville était capitale, tout sauf l'immense village qu'il devient quand deux êtres se quittent. Aussi, dans sa boutique de chapelière, Clara n'avait-elle jamais eu peur d'entrevoir Roch

s'approchant de la vitrine. Leur séparation avait été une manière de nouvelle liaison. En malaxant la bouillie de pilules, Clara se dit qu'elle aurait peut-être voulu en savoir plus sur elle-même, le pourquoi, le comment, le jusqu'où, le d'où ça vient, le flegme du père, la rigueur de la mère, la férocité des sœurs entre elles, pas de frère et elle, la dernière. Tout cela ne comptait pas, pauvre inventaire des poèmes quand ils ont un début et une fin, des films quand on les quitte sans regret, des chansons qui ne donnent pas envie de fredonner. Roch avait-il jamais compris qu'un chapeau aussi c'était un poème, du génie avec peu de matière, un mouvement, ponctuation ou simple accent grave ? Roch disait des choses comme je ne suis que ton mamant ou, je suis un microbe, mets-moi sous une cloche de verre et tu verras des choses. Parfois dans l'intimité elle l'appelait « frangin » mais jamais elle ne lui avait dit qu'elle aimait ses poèmes et que secrètement elle souhaitait qu'il ne les publiât jamais. Jamais non plus ils n'avaient vraiment quitté la ville pour un voyage lointain. L'hiver, ils n'avaient pas les moyens, Roch lui racontait des histoires. L'été, ils n'avaient plus envie de partir, la ville les tenait. Roch lui disait encore *ici, c'est beau, nous sommes libres et nous ne le savons pas*. Le jour se lève. Un jour gris et souffle un vent de cisaille. Jamais Clara ne s'est sentie aussi nombreuse; parce que le ridicule du bol avec la bouillie; parce que la comédie que l'on se joue pour devenir ce que l'on est; parce que ça n'a pas de sens, ou trop, et pas d'allure; parce qu'elle vient d'ouvrir la fenêtre sur rue et qu'elle a entendu le cri d'une mouette. Clara jette la bouillie. Elle va sortir. Elle sait que Roch est dans la ville. Elle le sent. Dans son ventre. Quel besoin d'en savoir plus ? Y.N.

LETTRES FRANCOPHONES

Des nouvelles d'Algérie

LA CEINTURE DE L'OGRESSE
Rachid Mimouni
Seghers, Paris, 1990.
Lise Gauvin

LIRE les nouvelles de Rachid Mimouni, écrivain et professeur à Alger, au moment où le parlement algérien vient de voter une nouvelle loi pour la « généralisation de la langue arabe », prend une dimension particulière. Cette loi prévoit en effet l'arabisation totale de l'administration d'ici au 5 juillet 1992 et celle de l'université pour 1997 (Le Monde, 28 déc. 1990). Une fois de plus, force est de constater à quel point la notion même de francophonie et de littératures francophones est une notion complexe, qu'il faut manier avec prudence, car elle recouvre des entités contradictoires, voire opposées. Qu'y a-t-il de commun en effet entre le statut du français au Québec, langue maternelle et pourtant menacée, et celui de la même langue en Algérie, langue de culture mais aussi symbole de plus d'un siècle de colonisation ? Plusieurs auteurs modernes rendent compte de leur ambivalence. « La langue française, avoue Assia



Djebar, corps et voix, s'installe en moi comme un orgueilleux présidé, tandis que la langue maternelle, toute en oralité, en hardes dépenaillées, résiste et attaque, entre deux essoufflements ». Rachid Djouedra, pour sa part, après avoir publié ses premiers romans en français, a fait paraître ses derniers livres avec la mention « traduits de l'arabe ».

Si l'usage de l'arabe se généralise et devient la langue de l'enseignement universitaire, on peut supposer que, dans quelques années, les écrivains algériens qui choisiront d'écrire directement en français seront de moins en moins nombreux. Rachid Mimouni a fait paraître en Algérie son premier roman, *Le Printemps n'en sera que plus beau* (1978), puis en France chez Robert Laffont, *Le Fleuve détourné* (1982), *Tombéza* (1984) et *L'Honneur de la tribu* (1989). Ses romans conjuguent révolte et violence, n'hésitant pas à remettre en cause le passé et le présent de l'Algérie, ainsi que la société née de la révolution. Dans son recueil intitulé *La Ceinture de l'ogresse*, regroupant sept longues nouvelles, Mimouni nous fait pénétrer dans un monde étrange, en proie à un vaste malentendu, et comme régi par une volonté diffuse, impossible à identifier. Chaque nouvelle met en scène un personnage solitaire, aux prises avec un métier ou une tâche qu'il s'acharne à accomplir au meilleur de sa connaissance, mais dont les rouages secrets finissent par lui échapper. Ainsi ce chef de gare dans « Une histoire de temps », à mon avis la nouvelle la plus réussie, qui du jour au lendemain ne voit plus passer l'unique train coutumier de 14 h 12. À l'étonnement succède l'inquiétude. Une enquête auprès de l'administration ferroviaire de la capitale, véritable ogresse dans ce cas, lui apprend que le mode de gestion de la société a changé et que la direction de son secteur a été localisée dans une autre ville. Nouvelle démarche suivie d'un nouveau résultat négatif. Le chef de gare finit par savoir que le train infidèle a été détourné du village après la construction, dans une région avoisinante, d'une voie plus large et double. Il se souvient alors d'avoir pactisé avec un certain topographe, venu quelques années plus tôt proposer un nouveau parcours de la voie ferrée dans le village où il travaillait. Comme il fallait, pour modifier le tracé, détruire un mausolée, les habitants s'y étaient opposés avec une énergie farouche. Ils en furent quittes pour leur mise à l'écart de la circulation. Déjà considéré comme étranger parce qu'il avait toujours refusé d'apprendre la langue vernaculaire exclusivement utilisée dans le village et s'exprimait dans un français ombrageux et vieillot d'instituteur de la IIIe République, n'utilisant l'arabe qu'en cas d'extrême nécessité, l'ex-chef de gare s'éteignit, plus solitaire que ja-

mais, dans un lieu « qui se recroquevilla sur lui-même » et dont les habitants « redécouvrirent peu à peu le mode de vie ancestral ». Quatre nouvelles sont écrites à la première personne, ce qui confère aux récits une efficacité remarquable. Qu'il s'agisse du gardien d'un jardin public, de l'éleveur de vers à soie ou du surveillant de plage, chacun pourrait affirmer : « Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Est-ce que quelqu'un chercherait à me nuire ? Je ne me connais pourtant aucun ennemi ». Jamais le point de vue ne dépasse l'entendement du personnage principal, qui se contente d'observer avec sagacité, et le plus souvent avec perplexité, les circonvolutions des gens autour de lui. Dans ce portrait des moeurs contemporaines, une certaine ironie atteste toutefois une présence d'auteur plus visible que dans l'univers kafkaïen ou camusien. Cela n'empêche pas le léger bouleversement, l'accroc en apparence anodin à l'origine de chaque nouvelle de dégénérer en cauchemar. Toujours l'intervention extérieure est signe de catastrophe, comme dans « Le Poilu », ce récit romantique où la vigilance de l'ami retardé la mort de l'aimée. On remarque peu de femmes cependant dans ces récits, sinon comme silhouettes fugitives et mystérieuses. Plus politique, la première et la dernière nouvelle retracent l'aventure d'un « Manifestant » solitaire, emprisonné pour cause de... manifestation solitaire, et de « L'évadé », emprisonné pour cause de résistance au « Dirigeant Suprême, bien aimé du peuple et terrible forgeron de l'Histoire ». Autant la première nouvelle est discrètement politique, autant la dernière, par sa contestation directe, devient inutilement lourde. L'art de la nouvelle, qu'on sait exigeant, est pratiqué par Mimouni avec une rare maîtrise. On y trouve, sous forme de notations d'une sèche-ressée calculée, l'observation et la critique d'une société partagée entre la tradition et la modernité, la gestion anonyme et la singularité humaine. Une société cahotique et pourtant réglée par une toute-puissante machine idéologique et administrative, qui risque seulement d'oublier l'individu. Parfois les fins de l'une ou l'autre nouvelles sont trop abruptes ou trop appuyées. Mais jamais on ne s'ennuie à lire cette *Ceinture de l'ogresse*, recueil d'une facture beaucoup plus moderne que son titre, plutôt rébarbatif, ne le laisserait supposer.

Au siècle de la lenteur

Lisette MORIN
▲ Le feuilleton

L'INFORTUNE
François Sureau,
Gallimard, 1990, 288 pages.

ILS SONT TOMBÉS sur ma table le même jour du dernier mois de septembre. Leurs auteurs ne m'étaient pas inconnus : Marc Lambron, dont je lisais les articles dans le magazine parisien Le Point. François Sureau, dont j'ai apprécié le livre-conversation avec Jean d'Ormesson, intitulé *Garçon de quoi écrire* (Gallimard, 1989).



François Sureau

plus qu'il ne parviendra à le soigner, son collègue et ami Alcocer. Le lecteur y gagne, pour sa part, un voyage en Alsace et une nostalgie — encore une — sur la fortune (l'infortune ?) de la guerre qui modifie les frontières.

Pourquoi ai-je choisi le roman de Lambron : *La nuit des masques* ? Aucune raison particulière. Même pas — les pronostics des augures n'étaient pas encore donnés — qu'il fût sur la petite liste des goncourables de la saison. Le roman ne m'a pas plu. Je l'ai jugé, et je le juge encore, artificiel et inutile.

Il en va tout autrement pour le fort beau livre de Sureau. Avec lui, et bien que le siècle qui l'occupe, celui de la IIIe République en France, fut qualifié de stupide par Léon Daudet, on goûte, avec une lenteur qui lui convient puisque ce n'était pas encore le siècle de la vitesse, « le plaisir amer de la nostalgie, qui est l'un des plus vifs », comme l'estime l'un des personnages de *L'infortune*, le vieux Nathanaël de Bussy.

Le personnage central du roman se nomme Augustin Pieyre et il est chirurgien. Mais — la précision est importante — fils d'un libraire. Charles Pieyre est de l'espèce de lettré qu'on voudrait fréquenter, un libraire qui n'aime pas vendre ses livres, qui préfère les ouvrir, sur de grandes tables de bois ciré, et les offrir à consulter, à admirer et même à désirer à ses clients-visiteurs.

François Sureau, qui n'a que 33 ans, étonne par l'abondance et, en même temps, par l'aïssance de sa culture. Avec Augustin, il nous fait voyager, mais presque toujours par personne interposée. Par Nathanaël, prénom à la fois biblique et gidien (« Nathanaël, jette mon livre... »), on aborde l'Amérique de ce temps-là, « cette terre vide ou mal remplie où affluaient les rescapés des pogroms, sur cette terre qui n'est pas l'Amérique parce qu'il n'y a pas d'Amérique » ; l'Égypte aussi, dans les précieux volumes que collectionne Charles Pieyre mais surtout la France profonde, le Berry qui finira par aimer et même y vivre dans un château voisin de celui de son vieil ami, Augustin, l'homme des villes, le Parisien car, « la province ressemblait au péché originel : nul ne pouvait prétendre y échapper... » Grâce à l'hôpital, son milieu devenu habituel et même presque indispensable, Augustin apprend à connaître de curieux personnages, dont un grand patron, Cubain d'origine — Joaquin Alcocer — dont la « prestation » à l'Académie de médecine, devant ses pairs, est un petit chef-d'oeuvre d'ironie... et qui se termine abruptement et tristement, l'orateur y perdant soudain, et définitivement, la raison. Le romancier, ici, témoigne d'une maîtrise indiscutable, comme dans le chapitre qu'il consacre au professeur Klein, psychiatre, qui écouterait

LE DEVOIR PRÉSENTE LE

CONCOURS BELLE GUEULE DE NOUVELLES

La Revue STOP organise pour une troisième année consécutive le Concours BELLE GUEULE de nouvelles. Trois prix sont offerts:

1^{er} prix: 1,000\$
2^{ème} prix: 500\$
3^{ème} prix: 250\$

Pour obtenir tous les renseignements et le formulaire d'inscription, téléphonez au (514) 526-0849 ou écrivez à: Concours BELLE GUEULE de nouvelles, C.P. 983, Succ. C. Montréal Qc. H2L 4V2. (Date limite: 11 mars 1991.)

Une collaboration de:

LE DEVOIR

FESTIVAL NATIONAL DU LIVRE
CONSEIL DES ARTS DU CANADA

BELLE GUEULE

CKRL

The Canada Council
Conseil des Arts du Canada

ANNUAIRE DES RESSOURCES COMMUNAUTAIRES DE LA MONTÉRÉGIE

• âge d'Or • communauté culturelle • culture • école • environnement • garderie • social • sports & loisirs, etc...

Un outil de consultation et de référence indispensable pour rejoindre un organisme public, para-public et communautaire

ANDRÉ BLANCHARD*

524 de Castelnau, Montréal, H2R 1R5 (514) 270-4945

J'aimerais recevoir _____ exemplaire(s) de l'Annuaire des Ressources communautaires de la Montérégie 1990-1991, au coût total de 40.45 \$ l'unité (tous les frais compris). J'envoie ma commande à: ARC de la Montérégie à l'adresse ci-haut mentionnée.

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____ CODE POSTAL _____
VILLE _____ TÉL.: () _____

* André Blanchard, auteur de 5 éditions de l'ARC de l'île de Montréal et intervenant psychosocial.

ARTS VISUELS

Images de rêves

Pierre Duranleau, Louise Gagnon
Galerie Clark, 1591 rue Clark, jusqu'au 27 janvier.

Michèle Lorrain
Les joues de linge
Galerie Oboro, 3981 Saint-Laurent jusqu'au 10 février.

Mary Catherine Newcomb
Galerie Article, 4060 Saint-Laurent jusqu'au 10 février.

Claire Gravel

LA MYTHOLOGIE de l'Antiquité a nourri des siècles d'histoire de l'art occidental. Elle a servi à Freud pour nommer les comportements humains. L'oeuvre sculpturale de l'Ontarienne Mary Catherine Newcomb utilise des caractères mythiques dans des mises en scènes qui en appellent à l'interprétation psychanalytique. L'ajout ou le retranchement de certains éléments (poisson, serpent, tête) élabore d'autres significations, inattendues. Le matériau: du ciment moulu, grossier et terne, ainsi que les vêtements contemporains affirment l'actualité de ces rapports symboliques revus et corrigés.

Surélevé sur une large base noire qui tient du catafalque, *Twin Goddesses II* montre deux femmes enlacées. L'une, décapitée, tend vers la bouche ouverte de l'autre un serpent. Dans cette scène pourtant effrayante, les personnages sont amenés. Newcomb rappelle ici le mythe crétois des deux déesses, Déméter et Perséphone, mère et fille. Perséphone, fille de Zeus, s'accouplera avec son propre père, transformé en serpent. Celui-là même que Déméter lui fait avaler? Le corps sans tête n'en paraît que plus puissant. Newcomb illustre de façon magnifique l'emprise maternelle qui se poursuit par-delà la mort.

Motley Pie voit une tête de brebis lécher la hanche d'une femme nue et décapitée elle-même. Motley, c'est le nom qu'avait donné l'artiste à un animal qu'elle a élevé pour ensuite le manger. Comme pour les *Twin Goddesses*, Newcomb moule son propre corps. Qu'elle omette la tête semble symptomatique de son refus d'assumer consciemment le sacrifice de la brebis à son appétit, tout comme la mère ne pouvait pas voir la copulation symbolique de sa fille. On retrouve la même douceur: l'animal léche la femme comme son nouveau-né. La hanche percée à cet endroit laisse s'échapper une flamme qui brûle continuellement, signe que l'amour que les animaux nous portent leur est néfaste. Cruelle, la femme tourne le dos à cette caresse.



PHOTO JACQUES GRENIER
Louise Gagnon,

L'usage de moulages a été identifié soit à l'académisme ou à l'hypperréalisme. Newcomb ne sombre ni dans l'un, ni dans l'autre: ses sculptures, juchées sur des socles qui portent eux-aussi une dimension métaphorique témoignent d'une recherche aussi intéressante au niveau formel.

À côté de toiles tendues sur des faux-cadres et peintes dans une acrylique lourde et d'un seul ton, des surfaces d'entoilage à vêtements, recouvertes de blanc, portent en leur centre des carrés noirs où se meuvent d'étranges silhouettes. Voilà *Les joues de linge* de Michèle Lorrain.

Enfants enlacés, chien, fontaine, les images surgissent comme des échos de souvenirs heureux où seul le contour des choses a subsisté. Les lignes de couleurs qui délimitent les objets sur leur fonds noirs ont la qualité de celles du grand artiste italien Valerio Adami. Elles cheville les figures dans une substance colorée si aplatie qu'elles ont l'air d'être découpées dans du papier. On dirait les photos irradiées, suspendues dans un grand vide tout blanc, celui d'une enfance à jamais perdue. Et pour mar-

quer cette déformation du souvenir, les images se déplacent d'une série à l'autre, d'une exposition à l'autre.

Deux autres jeunes peintres exposent galerie Clark. Pierre Duranleau présente une oeuvre à la fois critique et désespérée, une peinture d'un expressionnisme violent, envahi par des sigles de compagnies industrielles et des conteneurs de substances toxiques. Duranleau rend d'une façon forte sa peur et son désarroi devant la folie du monde actuel. *The Malthusian Way: Growth in a Finite World* (pourquoi des titres en anglais?) montre de part et d'autre d'un signe de piastre qui s'allume par intermittences, des têtes de missiles, un bidon d'essence et sa version picturale où il se transforme en pilule. La guerre féconde l'économie qui met bas des rejets monstrueux: il y a jusqu'à l'orange des fusées qui fait allusion à la guerre chimique. Dans *True North* une tête d'original en aluminium est fichée dans une peinture d'une rare violence gestuelle, indiquant qu'il n'y a de sauvagerie que culturelle; quand au «vrai nord» il est anéanti par l'industrie. Cela fait longtemps qu'on avait vu une peinture aussi furieuse, aussi puissante.

Louise Gagnon peint des paysages. Son amour de la nature l'a amené en Écosse. «Les paysages là-bas m'ont bouleversés» me raconte-t-elle. Elle prépare pour 1992 à la galerie Skol une installation sur le sujet.

Galerie Clark, ses grands tableaux à l'huile nous ont à leur tour bouleversés. Leurs formats inégaux circonscrivent des univers paradisiaques d'où l'homme est absent. Dans *90 N*, la terre est sans dessus dessous, les deux pôles se joignent, l'océan s'arrondit dans une gigantesque chute d'eau, des feux allongent des ombres fantomatiques.

«Je voulais, avec deux toiles, reprendre la notion du point de fuite» m'apprend l'artiste. «Je me suis alors rendue compte que ça représentait le pôle nord». Au centre, un cercle noir semble figurer l'origine du monde.

La Visite est un paysage sublimé. Deux lourdes montagnes aux flancs couverts d'une terre moelleuse comme de la fourrure flottent telles des îles. Ici aussi une chute d'eau inexplicable déroule son étoffe mousseuse. La lumière est surréelle, comme si le soleil était enfoui sous le paysage. La texture veloutée des montagnes et l'or vert de la mer du nord donne à ce tableau une souveraine tranquillité. Ce paysage appartient à un monde nouveau, où tous les conflits auraient disparus: un lieu de paix où l'on croit entendre la nature chanter.

Françoise Guyaux, l'art et l'ordinateur

Jean Dumont

SI L'ON RECONNAÎT, du premier coup d'oeil, dans les très belles photographies en couleur de Françoise Guyaux, des produits issus de l'ordinateur et des manipulations infographiques qu'il rend possibles, ce n'est sûrement pas parce que ses images ne seraient que de simples illustrations des dernières conquêtes de la haute technologie informatique.

Bien au contraire. L'arsenal critique habituel et nos critères coutumiers d'appréciation suffiraient largement à donner à ces productions, à leur contenu et à leur forme, la place qui leur revient de droit au sein des arts plastiques. C'est tout simplement que l'artiste n'a rien fait pour dissimuler l'appartenance et la genèse de ses images, et que cet aveu, qui révèle un contenu autre des oeuvres, n'est pas l'un des moindres intérêts de cette exposition, qui se tient au Centre communautaire de l'Université de Montréal, sous le titre de *Sous la surface*.

Les premières fréquentations de l'art et des technologies avancées ne datent pas d'aujourd'hui: l'utilisation d'effets électroniques, sonores magnétiques ou autres remonte, en Europe et aux États-Unis, au début des années 40. Et aujourd'hui, nombre d'artistes se servent de l'ordinateur et de logiciels accessibles dans le commerce pour produire des oeuvres valables. *Machinations*, une exposition organisée en 1989 par Louise Poissant à la Galerie Christiane Chassay et à l'UQAM faisait d'ailleurs récemment le point sur les diverses facettes de cette utilisation.

L'intérêt de l'exposition de Françoise Guyaux, à côté de celui de la production elle-même, tient au fait qu'elle aborde les relations de l'artiste et de l'ordinateur sous un angle nouveau, qui permet de penser autrement les liens pouvant exister entre l'art et la science et, dans le même mouvement, entre l'art et la pensée actuelle. Il faut préciser que Françoise Guyaux, artiste à part entière, vient d'obtenir sa maîtrise ès sciences en informatique, à l'Université de Montréal, et que nombre de renseignements donnés ici sont tirés de son mémoire de maîtrise qui portait sur les *Algorithmes de transformations d'images 2D et recherche esthétique*.

Ses images, où flottent autour des Sirènes et des Océanides, un monde onirique de plantes et d'animaux marin agités, dans la couleur glauque des fonds, par l'incessant mouvement des courants et des vortex, sont tirés de plans fixes vidés, modifiés, travaillés, basculés, déplacés, transformés à l'aide d'un logiciel informatique de sa propre conception.

Pourquoi son propre logiciel? Parce que l'institution artistique a souvent, et justement, reproché à l'art de l'ordinateur d'être un art sans imagination, limité par le cadre technique des logiciels commerciaux, qui sacrifient la liberté d'exploration, indispensable à la pensée

artistique, à la facilité d'utilisation de l'outil nouveau qu'ils proposent.

Or, «Recourir à l'ordinateur c'est beaucoup plus qu'utiliser un outil perfectionné; c'est acquérir des modes de penser...», dit le critique René Berger, tant il est vrai que l'évolution de la pensée en art est parallèle à celle de ses techniques. Il n'est que de mesurer le gouffre qui sépare les pensées qui sous-tendent la nouvelle sculpture additive, d'une part, et la sculpture traditionnelle soustractive d'autre part. L'art véritable, libéré de la seule nécessité de représenter, se doit de réfléchir sur ses techniques et ses outils, et la façon dont il les utilise, l'ordinateur comme les autres.

C'est pour sortir de la relation et du dilemme émerveillement/esclavage, qui lie trop souvent l'artiste et l'ordinateur, que Françoise Guyaux, dans la conception de son logiciel, fait glisser une partie de la qualité de «création» reconnue traditionnellement à l'image, à la programmation qui y mène, elle-même réalisée par l'artiste, et considérée dès lors comme un processus artistique. «La programmation, dit-elle, reste pour un artiste le meilleur moyen d'explorer l'ordinateur, même si cela lui demande une connaissance plus approfondie de l'outil qu'il utilise».

On pourrait évidemment reprocher à cette activité son aspect purement logique. C'est oublier qu'il ne s'agit pas là d'une programmation scientifique, dont l'objet est parfaitement défini à l'avance, mais d'un processus artistique dans lequel n'est défini que le «désir» de cet objet, le cadre de son obtention. Les erreurs de programmation peuvent même tenir lieu des «hasards heureux» chers aux Surréalistes. Et puis, déplacer le centre d'intérêt du résultat vers le processus d'obtention du résultat, c'est être en prise avec tout un pan ouvert de la pensée actuelle qui s'intéresse plus aux relations entre les choses qu'aux choses elles-mêmes. Reconnaître une valeur à la logique dans la pensée artistique, c'est aussi rendre justice à une science et à une philosophie contemporaines qui, depuis un temps déjà, ont donné droit de cité, dans leurs logiques propres, à l'aléatoire et à la poésie...

On reproche enfin à l'informatique et à ses processus de remplacer l'objet réel par les informations qui le décrivent. On a fait le même reproche à l'art conceptuel, avec lequel l'art de l'ordinateur a bien des points communs. Mais on pourrait faire le même reproche à l'art traditionnel et même à toute activité humaine imageante, vis-à-vis de la réalité du monde. Que sont en effet nos perceptions maladroites, sinon de simples informations à partir desquelles nous nous faisons dans nos têtes une représentation du monde qui n'a sans doute que peu à voir avec sa réalité, et qui se construit au détriment de cette dernière? L'exposition de Françoise Guyaux pose les bonnes questions.

GALERIE D'ART STEWART HALL
Centre Culturel de Pointe-Claire
176 Bord du Lac, Pointe-Claire 630-1254

Bonnie Baxter - Gravures et techniques variées
Jacques Lavigne - Sculptures
du 19 janvier au 24 février 1991

Vernissage le dimanche, 20 janvier, de 14h00 à 16h00. Les artistes seront présents
Admission libre
Accès par ascenseur

Horaires de la galerie: lun. au ven. de 14h à 17h
lun. et mer. soirs. de 19h à 21h, sam. et dim. de 13h à 17h

CIRCA
CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAINE

GINETTE PRINCE Installation photographique
Le Repentir

MANON B. THIBAUT Installation sculpture
objets trouvés/objets perdus

du 12 janvier au 23 février 1991

Les artistes seront présentes le samedi 19 janvier 1991 de 14h à 17h

372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444
Tél.: (514) 393-8248

INFO-FILM 866-0111
11h00 à 22h00

FAMOUS PLAYERS

COMÉDIE D'AMOUR
UN FILM DE JEAN-PIERRE RAWSON
Le PARISIEN

LES GRANDS CRUS DE LA PUB - CANNES 1990

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES DU MONDE 1990

Le PARISIEN

CANNES • GRAND PRIX DE LA JEUNESSE
ALLEMAGNE • CAMÉRA D'OR
DANEMARK • GRAND PRIX-MEILLEUR FILM
LAON, FRANCE • GRAND PRIX-MEILLEUR FILM
CHAMPS-ÉLYSÉES • GRAND PRIX SPÉCIAL DU JURY
ET MEILLEURE ACTRICE • LINE KRUSE

L'Ombre d'Emma

UNE ÉMOUVANTE ET UNIQUE HISTOIRE D'AMOUR
NEW YORK NEWSDAY

UN FILM BRILLANT. LINE KRUSE EST SENSATIONNELLE
NEW YORK POST

UN CONTE DE FÉES POUR ADULTES
NEW YORK TIMES

RÉALISÉ ET ÉCRIT PAR SØREN KRAGH JACOBSEN AVEC LINE KRUSE ET BORJE AHLSTEDT
PHOTOGRAPHIE DAN LAUSTSEN MUSIQUE THOMAS LINDAHL PRODUIT PAR TTVI MAGNUSSON

Le PARISIEN

Galerie d'Arts Contemporains

Exposition Suraj Sadan
19 au 30 janvier 1991
Vernissage: Samedi 19 janvier
14h à 16h

Heures d'accueil: Lundi au dimanche 10h à 18h
2122, rue Crescent, Montréal 844-6711

RICHARD DESCHÊNES
jusqu'au 2 février

307, STE-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
H2X 2A3 (514) 845-5555
Avec la participation du ministère
des Affaires culturelles du Québec

JASPER JOHNS
SYMBOLES · IMPRESSIONS

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL - 14 DÉCEMBRE 1990-10 MARS 1991

Ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h
(le samedi jusqu'à 20 h)
Billets en vente au Musée jusqu'à 16 h 15
(le samedi jusqu'à 19 h 15)
et aux comptoirs Admission (514) 522-1245
Visites commentées le mercredi à 11 h 30
et le dimanche à 13 h 30, à compter du 6 janvier 1991

Musée des beaux-arts de Montréal
1379, rue Sherbrooke ouest, Montréal (Québec)
Métro Guy-Concordia ou autobus 24. Renseignements: (514) 285-1600

Cette exposition est commandée par Petro Canada. Elle bénéficie aussi du soutien financier de Johnson & Higgins et du National Endowment for the Arts.

CITE, La Presse, PETROCANADA, CKAC/3AM, CLO 100

MORCEAUX CHOISIS
jusqu'au 24 février.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

CCA
Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et à son histoire

Le CCA de 1985 à 1989:
Accroissement et interprétation d'une collection
Jusqu'au 17 février 1991

L'Or et la Pierre:
Un regard critique sur l'architecture des banques
Jusqu'au 24 février 1991

L'Architecture en jeux:
Jeux de construction du CCA
L'acquisition de la collection de jouets et jeux d'architecture a été rendue possible grâce à l'appui généreux de Bell Canada 28 novembre 1990 au 31 mars 1991

Les salles d'exposition et la librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, de 11 h à 18 h
jeudi, de 11 h à 20 h
samedi et dimanche, de 11 h à 17 h

Pour de plus amples renseignements sur les expositions du CCA, veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec H3H 2S6